



National Library
of Canada

Bibliothèque nationale
du Canada

Canadian Theses Service

Service des thèses canadiennes

Ottawa, Canada
K1A 0N4

NOTICE

The quality of this microform is heavily dependent upon the quality of the original thesis submitted for microfilming. Every effort has been made to ensure the highest quality of reproduction possible.

If pages are missing, contact the university which granted the degree.

Some pages may have indistinct print especially if the original pages were typed with a poor typewriter ribbon or if the university sent us an inferior photocopy.

Reproduction in full or in part of this microform is governed by the Canadian Copyright Act, R.S.C. 1970, c. C-30, and subsequent amendments.

AVIS

La qualité de cette microforme dépend grandement de la qualité de la thèse soumise au microfilmage. Nous avons tout fait pour assurer une qualité supérieure de reproduction.

S'il manque des pages, veuillez communiquer avec l'université qui a conféré le grade.

La qualité d'impression de certaines pages peut laisser à désirer, surtout si les pages originales ont été dactylographiées à l'aide d'un ruban usé ou si l'université nous a fait parvenir une photocopie de qualité inférieure.

La reproduction, même partielle, de cette microforme est soumise à la Loi canadienne sur le droit d'auteur, SRC 1970, c. C-30, et ses amendements subséquents.

LES ENFANTS DES RUES :
LE CAS D'HAÏTI

Par

Max Laudé

Thèse présentée à l'école des Etudes
Supérieures de l'Université d'Ottawa
en vue de l'obtention du grade de
Maîtrise es Arts, en Sociologie.



Max Laudé, Ottawa, Canada, 1990



National Library
of Canada

Bibliothèque nationale
du Canada

Canadian Theses Service Service des thèses canadiennes

Ottawa, Canada
K1A 0N4

The author has granted an irrevocable non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of his/her thesis by any means and in any form or format, making this thesis available to interested persons.

The author retains ownership of the copyright in his/her thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without his/her permission.

L'auteur a accordé une licence irrévocable et non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de sa thèse de quelque manière et sous quelque forme que ce soit pour mettre des exemplaires de cette thèse à la disposition des personnes intéressées.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège sa thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

ISBN 0-315-60099-3

Canada



UNIVERSITÉ D'OTTAWA
UNIVERSITY OF OTTAWA

TABLES DES MATIERES

Page de signature

Table des matières

INTRODUCTION	3
CHAPITRE I	9
A - Démarche théorique	9
- Contexte latino-américain	9
- Double-colonialisme	19
B - Démarche théorique (contexte latino-américain)	22
a) Formation des bidonvilles	22
b) Les enfants des rues	33
La Bande	42
Ambivalence	43
La drogue	46
CONCLUSION THEORIQUE	48
CHAPITRE II	
A - Démarche historique	
- La société haïtienne	51
B - Démarche historique	
a) Formation des bidonvilles	65

b)	Les Enfants des rues de Port-au-prince	73
	Leur vie	73
	La peur chez les enfants	76
	La drogue	77
	L'école	77
	La notion du temps	77
	La religion	77
	La bande	78
CHAPITRE III		
	Enfants des rues dans la société haïtienne	81
	Les intervenants	93
	La législation haïtienne	94
	Organismes privés	95
	Rapport de stage	96
CONCLUSION		99
Initiatives		103
Page de renvois		107
Bibliographie		108
Les numéros sont expliqués dans une page de renvois		
à la fin du texte.		

La situation des enfants des rues à Port-au-Prince en Haïti n'est pas un phénomène isolé de la situation générale de ce pays. Elle découle d'une situation d'exploitation tant intérieure, qu'extérieure, due d'une part à la dépendance économique d'Haïti par rapport aux pays importateurs de ses denrées comme le café, le sisal et la main d'oeuvre et d'autre part au rôle de la bourgeoisie haïtienne dans la désarticulation de l'économie de ce pays. Cette désarticulation sera vue dans notre thèse comme une désorganisation, un désordre voulu, entretenu dans les institutions de cette société.

Cet état de fait a des conséquences directes sur la société haïtienne en général. Elle la polarise en augmentant à un extrême la richesse et le pouvoir d'achat d'une minorité et en accentuant à l'autre extrême la misère et la pauvreté de la majorité de la population. Celles-ci deviennent tellement criantes, qu'elles constituent à un tel point le visage quotidien de la capitale haïtienne.

Dont notre objet d'étude, " Les Enfants des Rues " demeure un exemple vivant et peu édifiant.

Plusieurs auteurs se sont penchés sur cette question de dépendance interne et externe. Au cours de cette thèse, nous allons choisir certains d'entre eux qui par leurs approches, nous permettront de mieux comprendre, mieux

expliquer les circonstances qui ont engendré notre objet d'étude. C'est ainsi que nous allons chercher à travers les écrits de Manuel Castells 1971, Alain Touraine 1976 et 1988, Alain Rouquié 1987, F.H. Cardoso 1984 et autres les éléments essentiels à la compréhension du phénomène des " Enfants des rues ".

Nous nous bornerons à l'Amérique Latine, sans pour autant nier que tous les pays sous-développés comme le Zaïre, l'Inde, les Philippines, le Caméroun, le Pakistan et autres subissent les mêmes conséquences de la dépendance à tous les niveaux. Le choix de l'Amérique Latine vient du fait qu'Haïti se situe dans cette sphère, alors pour mieux l'étudier, on ne peut que le voir qu'à travers ce contexte latino-américain. Ces pays de l'Amérique Latine subissent comme Haïti les effets néfastes de leur situation de sociétés dépendantes. Une dépendance qui vient du fait qu'elles sont assujetties aux caprices des pays importateurs de leurs denrées sur lesquelles, elles n'ont aucun contrôle sur le prix. Cette dépendance produit des causes directes dont l'une d'elles est la désorganisation démographique qui engendre la crise urbaine actuelle que traversent les grandes villes latino-américaines comme Sao Paulo au Brésil, Buenos Aires en Argentine, Mexico au Mexique, Port-au-Prince en Haïti. Cette crise se fait surtout sentir dans les disparités de niveau de vie des populations urbaines. C'est ainsi que dans les quartiers

populeux d'Haïti où l'hygiène est presque inexistante sur chaque (100) cent naissances, le taux de mortalité se chiffrait à 50% en 1974, et dans les secteurs moins peuplés le taux de mortalité n'atteignait que 2%.

Mais comment comprendre ces sociétés Latino-américaines? A cela Touraine, un auteur français spécialiste des questions latino-américaines répond que:

Comprendre une société, c'est comprendre comment les hommes font leurs histoires, c'est-à-dire les formes de domination et leurs conséquences, mais plus encore les luttes sociales et politiques, les soulèvements sociaux quotidiens aussi et les formes d'organisations et d'action collective.
(Touraine, 1976 : 90).

Et c'est autour de cette idée que nous allons analyser les pays latino-américains en nous aidant des écrits de certains auteurs pré-cités. Nous les avons choisis, pour leur grande vision des problèmes latino-américains et leur clarté d'idées et d'autres en plus qu'ils sont tellement nombreux, qu'un choix s'imposait. Le choix était devenu aussi évident lorsqu'il fallait choisir entre le courant de la dépendance qui était né dans les années soixante et le courant du double colonialisme né après. Qu'exprimaient en fait ces deux courants? D'abord le courant de la dépendance.

Dans les années soixante, la crise politique qui traverse plusieurs pays latino-américains comme le Pérou, le Chili, Le Brésil, L'Argentine, le Paraguay, l'Uruguay, avec la valse des gouvernements militaires, l'épuisement de la période de substitution des importations et surtout avec la montée du communisme après la révolution castriste, un vaste débat d'idées était né. Ce débat tentait tant bien que mal d'expliquer les déboires latino-américains. Et c'est autour de celui-ci qu'avait pris naissance le courant "Dépendantiste " dans lequel s'inscrivaient des auteurs comme Furtado, Cardoso, Gunder Frank, Falleto et Stavenhagen. Ce courant expliquait que tout ce bouleversement politique, économique et social était le résultat du contrôle économique imposé par les gouvernements étrangers sur les ressources latino-américaines tant matérielles, qu'humaines. Les dépendantistes insistaient sur le fait que l'ouverture incontrôlée des pays latino-américains aux pays importateurs d'outre-mer par l'intermédiaire de leurs sociétés multinationales et par l'intervention directe de leurs gouvernements ne peut qu'être fatale à l'autonomie de ces sociétés. Selon eux, il y avait impossibilité de croissance des sociétés latino-américaines tant et aussi longtemps qu'elles seraient tributaires des Etats-Unis, principal pays importateur de leurs matières premières et les pays de l'Europe comme la France, L'Allemagne de

l'Ouest, la Grande Bretagne, l' Espagne et autres. Ces pays principaux partenaires du marché mondial fixent eux-mêmes le prix des denrées qu'ils achètent, donc ayant un contrôle absolu, ils fixent le prix de plus en plus bas sur les produits importés et imposent un prix relativement élevé sur les matières finies qu'ils fournissent aux sociétés dépendantes. Déjà le clivage se crée. Ce dernier sera entretenu par qui?

C'est ce que plusieurs auteurs comme Touraine, Rouquié ont essayé de savoir. Ils ont remarqué qu'on ne saurait regarder l'Amérique Latine uniquement à partir de la dépendance externe, qu'on doit plutôt la voir comme un ensemble de sociétés dualistes c'est-à-dire: dépendance externe par rapport aux investissements étrangers et dépendance interne par rapport à la bourgeoisie locale. Cette dernière est constituée d'un groupe de privilégiés agissant pour leur bien-être matériel en facilitant l'implantation des compagnies multinationales étrangères pour favoriser l'importation et la pénétration des produits étrangers sur le territoire national. Cette bourgeoisie agit comme agente destabilisatrice du marché interne en empêchant le développement des biens de substitution. C'est ce que Touraine, Castells, Rouquié qualifient de "double-colonialisme".

Les auteurs du courant "Dépendantiste" dont Cardoso qui plaçait quatre stades historiques à la compréhension

latino-américaine soit : colonisation, économie d'enclave, industrialisation par substitution d'importations et le populisme développementiste ,ont remarqué que leur analyse manquait un des éléments nécessaires à la compréhension de la situation des sociétés latino-américaines. C'est avec une grande honnêteté intellectuelle qu'ils se sont repris en disant:

Le mouvement qu'on devait saisir était donc celui qui résultait des contradictions entre l'externe et l'interne envisagées cette fois-ci comme une relation complexe qu'exprime bien la notion de "dépendance structurelle."
(Cardoso, 1984 : 120)

Face à ce type de réflexion, nous avons privilégié le courant "double-colonialisme" comme cadre théorique pour expliquer le contexte latino-américain de notre thèse. Ce cheminement nous mènera à l'analyse et à la compréhension des enfants des rues de Port-au-Prince.

CHAPITRE I

A- Démarche théorique

Contexte Latino-américain

A première vue, dès qu'on parle de l'Amérique Latine, on se réfère sans aucun doute à cette Amérique marquée par la colonisation espagnole et portugaise, sauf pour Haïti qui colonie fut française.

Toutes ces nations, malgré leurs richesses et leurs gigantesques superficies comme le Brésil, l'Argentine, le Mexique occupent sans équivoque la même place dans le clivage Nord-Sud. Elles appartiennent toutes à ces nations dont la Banque Mondiale et le Fonds Monétaire International distinguent comme pays sous-développés ou en voie de développement, aucune d'elles ne fait partie du cercle des pays développés. Leurs économies sont toutes insérées au marché international dont elles dépendent comme le fait remarquer Alain Rouquié auteur français, s'intéressant à la question latino-américaine :

Ils dépendent tous historiquement du marché mondial comme producteurs de matières premières et de biens alimentaires (en cela, l'étain de la

Bolivie n'est pas différent de la noix de muscade de la Grenade) mais également du centre qui détermine les fluctuations des cours, leur fournit la technologie civile et militaire, les capitaux et les modèles culturels. (Rouquié, 1987 : 19)

Mais cette dépendance a été installée comment? Manuel Castells dans l'analyse de " l'Urbanisation dépendante en Amérique Latine" offre une bonne interprétation de la situation en constatant que même si la dépendance est multiforme, tous les pays latino-américains ont une marque commune: le mode d'articulation au colonialisme c'est-à-dire où tout le territoire est assujéti entièrement à une métropole et ensuite à l'impérialisme qui est surtout caractérisé par l'expansion des monopoles, par une croissance des multinationales et la multiplication des formes de la guerre, tout ceci dans le but de dominer moralement son entourage. Donc d'une façon générale le processus de l'urbanisation est dépendant en Amérique Latine. L'évolution intérieure de ces nations répond aux différentes formes d'articulation qu'elles ont subies, ce qui revient à dire que la création des villes ne fut pas l'effet du hasard mais répondait à un besoin beaucoup plus externe qu'interne. Elles étaient et sont toutes situées à proximité de la mer afin de faciliter l'exportation directe vers les métropoles et les villes ne se développaient qu'en fonction de l'extérieur, tout en ayant

un contact minime avec les localités environnantes. Et au fil du temps, elles répondront à trois types de domination:

- a. La domination coloniale, qui s'étendait de l'époque de la découverte c'est-à-dire de 1492, aux indépendances des colonies autour des années 1900.
- b. La domination capitaliste - commerciale, qui s'échelonnait de 1900 jusqu'à la fin de la deuxième guerre mondiale autour des années 1950.
- c. La domination impérialiste, dont la période s'étend de 1950 à nos jours.

Une définition de ces trois types de domination nous fera mieux comprendre l'évolution de ces sociétés latino-américaines.

D'abord domination coloniale. Elle était caractérisée par une exploitation intensive des ressources locales par un nombre limité de colons. Ces ressources étaient dirigées vers la métropole à laquelle ces colons appartenaient et avec laquelle ils avaient des liens très étroits par exemple les colons d'Haïti se considéraient comme des français même s'ils étaient nés en Haïti et

l'éducation de leurs enfants se faisait toujours en France. Donc les ressources de la colonie étaient produites en fonction des besoins de la métropole comme pour l'Espagne dans le cas des colonies espagnoles (Cuba, Mexique et autres) avec qui le commerce se verra privilégié, encouragé au détriment des besoins locaux. Et c'est pour favoriser ce transfert que les villes latino-américaines avaient été construites sur le littoral. Et ce n'était pas sans raison qu'en 1950, 86% de la population de l'Amérique du Sud s'était concentrée sur la zone côtière qui ne comprenait que 50% de surface habitable (Castells, 1971 : 17). Cette particularité des villes à des endroits bien spécifiques convergés vers l'extérieur et sans lien apparent avec l'intérieur laissait déjà entrevoir le problème de l'urbanisation galopante par le mécanisme d'attraction. Ce qui favorisera l'accroissement des villes comme Sao Paulo au Brésil, Havane à Cuba, Port-au-Prince en Haïti au détriment des campagnes d'où la macrocéphalie qui s'installe petit à petit dans les villes latino-américaines.

Le deuxième type de domination, celui du capitalisme commercial qui sera le développement d'un nouveau rapport commercial entre les anciennes colonies devenues indépendantes et leurs métropoles d'hier. Cette période est aussi celle de l'insertion ou de l'annexion des pays nouvellement indépendants de l'Amérique Latine dans le

marché mondial composé surtout par les anciennes métropoles fortement dominées par les américains. Ces nations devaient se spécialiser afin de répondre aux besoins des pays importateurs ce fut le cas notamment de la République Dominicaine grande productrice de canne-à-sucre, du Brésil avec le soja, le café, d'Haïti avec le café et la bauxite, de l'Argentine avec la viande et certains métaux comme le fer etc...

Dans le troisième type celui de la domination capitaliste qui était surtout marqué par de grands investissements étrangers sur les territoires latino-américaines par l'intermédiaire de l'implantation des multinationales, ou sous forme d'aide économique, assistance technique et militaire quand il ne s'agissait pas directement d'occupation militaire comme ce fut le cas à Cuba en 1907, 1912, 1917, en Haïti de 1915 à 1934. Ce qui amena une main-mise directe sur le contrôle du commerce et l'implantation de nouvelles structures pour faciliter l'exportation des denrées locales. Les villes seront dotées de ce fait, de service de voiries, de routes adéquates, d'électricité, d'un service de transport comprenant chemin de fer, voies aériennes, routières et maritimes. Ce qui suscita une série d'activités connexes génératrices d'emplois mais dont l'effet d'attraction était infiniment plus grand que la capacité d'absorption. Ce qui expliqua en partie ces grandes concentrations de masse

humaine qu'on observa autour des grandes villes latino-américaines qui provoquèrent la détérioration du tissu urbain, terrain privilégié pour le renforcement des sous-cultures de classe et l'expression ouverte des oppositions à travers la constitution de deux mondes.

C'est à partir de ce cadre d'analyse que nous examinerons le cas d'Haïti. Ce cadre nous permettra de saisir les circonstances qui ont amené ce désordre social dans lequel Haïti semble patauger depuis sa découverte par Christophe Colomb le 5 décembre 1492. Désordre cumulatif qui s'aiguise chaque jour pour répondre de façon exemplaire au désir pour lequel la désarticulation de cette société a été créée et maintenue par la bourgeoisie avec la complicité de l'Etat qui devient agent de promotion sociale. Cette désarticulation est aussi entretenue par le marché mondial qui en tire le maximum de profit, dû au non consensus sur les prix de base des denrées des différents secteurs économiques impliqués.

A partir de ce cadre, nous verrons comment Haïti s'apparente, se définit et se distingue des autres pays latino-américains avec quelques spécificités qui lui sont bien particulières.

Mais avant, allons chez Alain Touraine, (1976) pour voir comment lui, perçoit ces sociétés. Selon ce dernier, l'Amérique Latine se présente comme un continent désarticulé, dépendant, dualisé dont l'exclusion et la

marginalité sont les effets principaux. Ce concept de "dualité" sera considéré dans ce travail comme exprimant un rapport opposant riche-pauvre, interne-externe, ville-campagne, bidonvilles-villes, facteurs économiques, facteurs sociaux etc... D'ailleurs.

Une société dépendante ne peut être définie suffisamment par la seule dépendance économique, mais doit l'être aussi par les effets sociaux et politiques internes de la situation de dépendance.
(Touraine, 1976 : 54)

Dès lors ayant admis la dépendance économique comme facteur important dans sa démarche, la question fondamentale sera de savoir comment cette dépendance se traduit-elle au niveau interne de la société dépendante? Répondant à cette question il affirme que:

Sociologiquement on doit définir une société dépendante par la désarticulation des relations économiques et des rapports sociaux qui correspondent à la dualisation de la société c'est-à-dire à la discordance entre le fonctionnement du système économique centré vers l'extérieur et celui de la société et de la culture nationale ou régionale.
(Touraine, 1976 : 75)

S'il admet avec aisance la dualité latino-américaine qu'il explique dans un rapport interne-externe, qu'en est-il des classes sociales latino-américaines? Cette dualité ne peut-être possible sans leur parti-

cupation. Comment ces classes se définissent-elles et quel est leur comportement?

Touraine répond :

L'histoire de l'Amérique Latine est celle de l'affrontement entre les forces d'intégration politico-sociales et les forces centrifuges que représentent d'un côté le maintien d'un important secteur marginalisé et exclu de l'autre l'existence d'une catégorie, associée à un capitalisme dépendant et limité.
(Touraine, 1988 : 49)

Donc dira-t-il !

La lutte des classes et la violence de classes sont partout présentes en Amérique Latine.
(Touraine, 1976 : 91)

Comme plusieurs auteurs latino-américains et étrangers, il croit que les classes sociales des sociétés dépendantes ne peuvent être vues et considérées comme des copies des classes sociales dans les sociétés dominantes, mais comme des diminutives des classes sociales de ces dernières. Ceci s'explique par l'ambivalence des systèmes, sociaux et surtout économiques de ces sociétés contrôlées et influencées par l'extérieur. Les positions ou rapports de classes se situent dans les deux extrêmes soit très riches ou très pauvres, l'intermédiaire se trouvant réduit à un degré presque nul et les rapports sociaux deviennent aussi désarticulés que les rapports économiques. Ainsi s'accroît la distance entre les acteurs sociaux qui se

présentent sous les deux extrêmes. D'un côté la bourgeoisie locale, véritable agent de transformation s'oppose à la naissance d'un marché local interne et encourage le maintien d'un secteur traditionnel afin d'intégrer dans le pays un secteur moderne à la logique de ses opérations internationales. Son capital monétaire est placé dans les banques étrangères, investi dans les biens industriels ou consommé dans la construction de grandes villas luxueuses et dans l'achat de biens de consommation et de luxe. De l'autre côté, un secteur local, pauvre, exclu, malnourri, réprimé, sous-utilisé, privé même du strict minimum pour vivre. C'est ce groupe qu'on appelle le peuple qui ne se définit pas uniquement selon Touraine par l'exploitation, mais aussi par l'exclusion. Dans une situation aussi complexe et manifestement explosive, l'Amérique Latine devient un terrain privilégié pour l'affrontement des deux parties, qui contrairement aux sociétés dominantes restent entièrement repliées sur elles-mêmes, avec ici et là quelques contacts sporadiques. La bourgeoisie locale ne se soucie que de ses transactions financières, même son argent se trouve à l'extérieur du territoire national, tous ces biens sont importés et ses contacts se font le plus souvent avec l'extérieur. Le peuple, lui tente par tous les moyens de survivre, cherchant le pain nécessaire à sa survie et espérant chaque jour la décadence de la bourgeoisie pour se hisser à un

degré de l'échelle sociale. Pour ce, il se sert souvent de la politique, qui contrôlée par l'Etat, devient un instrument de promotion sociale donc créateur de classe sociale. A ce titre l'Etat devient le baromètre par lequel les agents sociaux se définissent. En Amérique Latine, tout passe par l'Etat, il est un partenaire actif qui se trouve le plus souvent du côté de la bourgeoisie et renforce par le fait même la distance entre les riches et les pauvres. Il est souvent utilisé par la bourgeoisie pour atteindre certains prestiges politiques. Quand il est utilisé par le peuple, il devient un moyen de changer de milieu social par exemple l'armée haïtienne à partir de 1957, date de la prise du pouvoir par Francois Duvalier, sert souvent aux familles pauvres l'occasion d'avoir accès à l'école militaire en y envoyant un fils, ce privilège était uniquement réservé à la bourgeoisie depuis sa création en 1915 par les américains. Cette faiblesse de l'Etat latino-américain permet un climat équilibré dans les rapports entre classes sociales. La politique devient alors le moyen idéal par lequel les acteurs sociaux se définissent ce qui crée un système politique plus actif que dans les pays développés, où le citoyen participe à l'exercice du pouvoir par l'entremise de son vote qui ne lui donne pas nécessairement accès aux classes supérieures.

Double - Colonialisme.

Tous les auteurs de Touraine à Rouquié en passant par Castells, Cardoso et Gunder Frank s'accordent pour dire que l'Amérique Latine est une société désarticulée tant au point de vue économique que dans les rapports sociaux. Cette désarticulation amène une dualité dans toutes les sphères de ces sociétés.

Elle accentue le rapport ville-campagne en augmentant l'attrait de la ville au détriment de la campagne. Ainsi nous dit Linhart (Linhart Robert, 1980) dans une analyse de la situation des pays latino-américains.

L'agriculture de ces pays ne doit plus servir à nourrir leur population, mais à procurer des devises.
(Linhart, 1980 : 58)

Tout ce qui est destiné au marché local, dans le but de répondre aux besoins locaux est perçu comme une perte de revenus. D'ailleurs le Fonds Monétaire International, les Firmes des technologies de pointe, les Banques et même les Grandes puissances politico-militaires centrales encouragent les pays qui sont sous leur contrôle à tourner leurs économies vers l'extérieur, afin d'atteindre par l'importation de capitaux et de technologie étrangère le

stade frénétique de ce qu'on appelle " Développement ". Alors pris dans cet engrenage, les pays sous-développés exportent toujours plus et les cultures destinées à l'exportation gagnent partout du terrain. Ce qui amène l'expropriation des paysans qui chassés de leurs terres au profit du latifundium, vont gonfler les périphéries des belles villes latino-américaines. Y arrivent-ils tous? Non selon Linhart :

La famine engloutit des centaines de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants.
(Linhart, 1980 : 59)

Ce qu'il faut comprendre de cette situation, est que plus les économies du Tiers-Monde s'ouvrent sur le marché mondial, plus la masse s'enfonce dans la misère et le désespoir. Pendant ce temps la bourgeoisie prend son essor et la puissance des sociétés multinationales gonfle d'année en année.

C'est dans ce contexte que nous examinerons le drame des "Enfants des rues de Port-au Prince", capitale d'Haïti. Ainsi donc, si nous admettons d'emblée l'appartenance d'Haïti à l'Amérique Latine ,c'est admettre qu'Haïti subit le double-colonialisme dans tous ses effets et même plus. que ces consoeurs latino-américaines. Nous prétendons alors que le phénomène des "Enfants des rues" est l'un des effets de cette désarticulation des sociétés

dépendantes, il est normal de déduire qu'à l'instar d'Haïti, les autres pays latino-américains subissent le même effet, cela veut dire que nous admettons logiquement qu'ils ont des enfants des rues et qu'encore une fois ce drame ne sera pas vu comme un phénomène isolé, mais découle de ces attroupements d'individus créés par l'essor industriel des villes latino-américaines; ainsi dira Rudel

Ils sont comme des papillons attirés
par la lumière de la ville.
(Rudel, 1965 : 21)

Dans une première partie, un bref examen de ce secteur à travers les écrits de Rudel 1965; Touraine 1976, Quijano 1971 nous permettra de mieux localiser l'origine de ces "Enfants des rues" latino-américains.

Dans la deuxième partie, nous aborderons la description de notre objet d'étude pour ensuite dégager une analyse de la situation et de la condition des "Enfants des rues de Port-au-Prince". Nous utiliserons par la suite les travaux de l'UNICEF 1984-1987, de Agnielli Suzanna, 1986; de Coloni Marie Jeanne, 1987. Cette approche nous permettra sans l'ombre d'un doute de faire le tour de la question.

B - Démarche théorique (contexte latino-américain)

a) Formation des bidonvilles.

L'impact de la nouvelle industrialisation dépendante renforce considérablement la distance entre villes et campagnes, grandes agglomérations et petites villes de telle sorte que le décalage des niveaux de vie semble à première vue un des facteurs entraînant l'accélération considérable de l'urbanisation dans les périodes récentes.

(Castells, 1971 : 20)

Cette idée de Castells sied bien à l'observation de cette désarticulation dont parlait Touraine. L'attrait des villes mêlé au désespoir du paysan ne peut que l'attirer vers la ville. Christian Rudel, abordant la question de la paysannerie latino-américaine affirme :

Le paysan sud-américain qui est resté à sa terre est aussi pauvre que le paysan qui a préféré fuir vers les bidonvilles des grandes villes. Pour

une raison fort simple. C'est qu'il ne possède presque pas de terre et lorsqu'il en a , il est trop ignorant et trop pauvre pour en tirer le maximum de profit ou n'en tire juste assez pour ne pas mourir de faim.
(Rudel, 1965 : 29)

Il met l'accent sur deux points importants, d'un côté le paysan n'a presque pas de terre! Qu'est-il advenu de ses terres? De l'autre, il est trop pauvre et trop ignorant pour en tirer le maximum! Comment? A la première question, nous répondons qu'il faut toujours se rappeler que l'Amérique Latine est le continent des immenses plantations, le latifundium dont sa dimension est le millier hectares. Donc le paysan subit au fil des années une expropriation au bénéfice des grandes propriétés. L'élevage occupe près de 80% de la surface agricole, en exemple le cas de l'Argentine, et quand ce n'est pas l'élevage, ce sont les mono-cultures industrielles toutes destinées à l'exportation, à ce titre, citons quelques exemples : Dans les Républiques Centre-américaines et Equateur ce sont les bananes, en Colombie, au Brésil c'est le café, au Venezuela, le cacao, en République Dominicaine et au Brésil c'est la canne à sucre. Reste peu de place pour les cultures vivrières qui ne sont pas favorisées a certains endroits comme nous le rapporte Lemoine, (Lemoine, Maurice:1981) dans le cas de la République Dominicaine.

Toute cette canne est laissée sur pied, uniquement pour empêcher les paysans de planter. Pendant ce temps, ils meurent de faim.
(Lemoine, 1981 : 198)

A la deuxième question, nous dirons qu'avec les nouveaux moyens de production et l'usure de la terre par manque de repos et d'engrais. La période entre la semence et la récolte, les conditions climatiques, (pluies torrentielles, tempêtes, cyclones), les épidémies naturelles (invasion de chenilles, insectes) et pour leur plus grand malheur, la compétition des grands producteurs. Il est normal que le paysan se soit vu contraint d'abandonner le peu de terre qui lui restait pour aller tenter sa chance ailleurs.

La plupart du temps cette émigration est surtout dirigée vers les villes mais souvent, elle est encouragée vers l'extérieur du pays, par exemple dans le cas d'Haïti sur lequel nous reviendrons plus loin. Cette émigration n'a épargné aucune ville latino-américaine, les paysans s'y sont déferlés par millions. Ils viennent s'agglutiner aux portes des villes dans l'espoir d'un mieux-être, d'une amélioration pour eux et leurs familles. Ils sont là en guenilles, vivant dans des chahuttes bonnes pour servir de porcherie. Ils sont venus parce qu'ils croyaient que l'industrie avait un urgent besoin de leurs bras, qu'ils avaient un faible espoir de se débrouiller à mieux vivre

qu'à la campagne. Mais le développement économique n'a que faire de cette force de travail. Pourtant, eux sont là et devant cette attirance de la ville, comment y résister? D'ailleurs déclare Fanon :

Le regard que le colonisé jette sur la ville du colon est un regard de luxure, un regard d'envie, rêves de possession, toutes les modes de possession.
(Fanon, 1968 : 32)

Et c'est déjà mieux qu'à la campagne, au moins, ici on est proche même si on ne peut jouir des richesses étalées, mais on peut toujours vivre des miettes en développant un peu son intelligence, sa débrouillardise. Voilà pourquoi et comment naissent les bidonvilles. Ces habitants restent là, oubliés, inutiles. Les villes latino-américaines n'ont pas besoin d'eux, elles ne les chassent pas, les laissent à leurs périphéries, dans leurs détresses, leurs problèmes, sans hopitaux, sans écoles, sans système sanitaire, sans eau potable, sans électricité. Suivant les pays, cette population marginale sera appelée au Chili (les pobladores), au Venezuela (les ranchos), en Argentine (villas miserias), au Brésil (les favelas), à Recife dans le Nordeste Brésilien (les mocambos), en Haïti ce sont: cité soleil, cité carton et Brooklyn. Quel que soit le pays ou le nom, tous ces bidonvilles désignent une seule et même réalité, la misère, la déchéance humaine.

Dans tous règnent une population sans travail assuré, vivant au saut le jour qui peut sans être certain du lendemain. Malgré tout, le flux de croissance vers les villes continue et comme disait un sociologue de Lima :

C'est la montagne qui descend et bientôt elle sera là toute entière sur la côte entassée dans les bidonvilles mais aussi pauvre, aussi affamée, aussi démunie qu'avant. Mais plus combative, plus révolutionnaire aussi car désormais elle a sous les yeux, les richesses et les possibilités de civilisation. Le danger est là.
(Rudel, 1965 : 24)

Un danger qui semble nourri par le rejet que vit les habitants de ses bidonvilles que Touraine qualifie de "marginaux". Et nous allons voir pourquoi? Selon son approche leur marginalité est reliée non aux mauvais logements, mais aux sous-emplois. Ils font partie du système d'exclusion créé par la désarticulation des sociétés dépendantes, désarticulation qu'il voit comme une dislocation tant économique que sociale des structures de ces sociétés dépendantes. Donc les marginaux ne sont pas un groupe, mais un mécanisme social de sous-emploi qui déborde certainement et de loin ce qu'on peut nommer chômage dans le secteur de l'emploi salarié permanent. Mais admet l'auteur ,il existe parmi ces marginaux des travailleurs occasionnels. Ainsi, il voit la marginalité de ces habitants des bidonvilles comme faisant partie d'un

processus dans la désarticulation des rapports sociaux. Elle doit se comprendre par le type d'influence culturelle, sociale et politique qu'elle peut avoir sur la société en général. A ce moment-là l'exclusion que subit ces gens est créée par la dépendance économique dans laquelle se trouve ces pays. La marginalité urbaine sera vue alors comme le signe de cette désarticulation et non de la non-coordination des secteurs dominants et dominés de l'emploi. Démontrant de ce fait que l'attirance vers la ville a été voulue, planifiée et même provoquée par les sociétés dominantes afin de créer cette dualité, signe nécessaire des sociétés dépendantes. Cette marginalité urbaine servira comme moyen de pression contre les ouvriers, elle permettra d'abaisser le coût de la force de travail et par conséquent fait partie intégrante du jeu de force dans l'expansion du système capitaliste qui est de garder toujours à proximité des villes ce que nous appelons une armée de main-d'oeuvre en réserve. Cette marginalité que Touraine affirme, comment se vit-elle? La réponse à cette question nous conduira à la compréhension du milieu dans lequel provient "les enfants des rues" notre objet d'étude. Cette réponse nous permettra de mieux saisir l'origine de certains comportements qu'ont les enfants des rues que nous découvrirons sous peu. Pour ce faire, nous allons nous aider des écrits d'Annibal Quijano, auteur latino-américain qui a analysé cet univers, dans ces moindres dimensions.

Tout comme Touraine, il qualifie les habitants des bidonvilles de " marginaux ". Il découvre en eux une nouvelle forme de stratification sociale. Cette nouvelle strate sociale se définit par rapport à un rejet par le mode de production capitaliste. Dans ce cas, il s'est développé tout un secteur parallèle de petits métiers ambulants, d'invention d'objets usuels fabriqués à partir des rebus des dépotoirs de la ville. Ce développement n'est pas considéré comme un moyen de substitution à la société dite normale, mais une suppléance aux carences de disponibilité qu'ils subissent. Dans certains pays latino-américains comme le Mexique, l'Argentine, le Brésil, une allocation sociale est versée par l'Etat, mais en même temps, cette allocation sert de manipulation politique qui assure un certain contrôle des marginaux. Souvent mentionne-t-il la solidarité régionale se développe, face à l'isolement et le rejet qu'ils subissent, ils ont tendance à se regrouper pour former une chaîne de solidarité, d'alliance et d'entraide afin de mieux résister à la famine, au dénuement et à la maladie.

Au niveau de la famille marginale, Quijano constate qu'elle est diadique c'est-à-dire articulée par la relation de deux personnes en l'occurrence la mère et le fils ou mère fille. La figure du père est instable, floue et fluctuante. La mère constitue le noyau central tant

économique que moral. Tandis que les familles considérées normales sont triadiques ce qui comprend; père, mère, enfant.

Donc la situation diadique montre une désintégration familiale qui indique que la cohésion et la solidarité de la cellule familiale marginale y sont très faibles. Cependant nous ferons remarquer que cette forme n'est pas exclusive à la société marginale. Toutefois chez elle, la forme diadique peut trouver des explications assez précises. Elle peut être caractérisée par l'absence du père au foyer qui est obligé d'aller chercher du travail ailleurs et que les conditions économiques empêchent de revenir chez lui par exemple le cas des braceros haïtiens en République Dominicaine (Lemoine, 1981). Elle est aussi caractérisée par les conditions économiques précaires qui ne lui permettent pas s'assumer la charge d'une famille nombreuse. Par le sentiment de rejet qui crée en lui une désarticulation c'est-à-dire une sorte de sous-estime de soi le poussant à l'alcoolisme, à l'irresponsabilité, à la mendicité, au vagabondage, au crime. Ce qui peut nécessairement le conduire en prison, dans un asile de malades mentaux. Le taux de mortalité est relativement élevé chez ces hommes.

Si l'image du père est caractérisée comme fluctuante, celle de la mère par contre, prend beaucoup plus de force. Elle doit survivre des fois avec sept ou

huit enfants souvent de pères différents. Dans ce cas, on la voit faisant un petit commerce si elle a un peu d'argent, ou mendiant sur les trottoirs avec les plus jeunes qui commencent à voir la rue comme un univers de survivance. La mère passe dans un cas comme dans l'autre, la plupart de son temps à chercher les moyens de subsistance pour nourrir ses plus jeunes enfants. Ce qui ne lui donne pas beaucoup de temps pour les éduquer. Le résultat sera une indépendance précoce des enfants à l'égard de leurs mères que Quijano ne voit pas comme un signe de désintégration sociale mais plutôt une conséquence de conditions économiques dans laquelle se situe cette relation mère-enfant.

Il fait remarquer que chez les marginaux les liens familiaux sont tissés dans des liens d'alliance et de parenté qui permettent le développement de l'entraide économique.

Au niveau de la participation, la population marginale fonctionne beaucoup plus comme récepteur qu'émetteur. Chez elle, le sens de la réceptivité est plus développé, les messages se transmettent rapidement de bouche à oreille ce qu'on appelle en Haïti le télédiol. Cet état provoque chez les marginaux une attitude suiviste de message diffusée d'un courant d'opinion. Ils ne font pas montre d'un esprit d'analyse profond, mais demeurent très impulsifs. Ce qui explique leur situation d'ambivalence

dont certains politiciens savent si bien tirer profit ou déboire pendant les périodes électorales.

Finalement la nouvelle strate porte toutes les marques de l'exclusion telles que : sentiment de rejet, ambivalence, recours aux petits métiers, comportement fluctuant, alcoolisme, mendicité, vagabondage; dues à leur rejet par le processus de mode de production capitaliste. Et ce n'est surtout pas un hasard si dans les villes latino-américaines, comme à New York aux Etats-Unis où Oscar Lewis a recueilli les matériaux de la vie, les couches moyennes supérieures de la société ont tendance à considérer que les habitants des quartiers pauvres sont dans leur majorité des délinquants.

C'est dans cet univers méprisé que sortira la plus grande majorité des enfants des rues latino-américains. Nous avons dit la plus grande majorité, pour préciser que la totalité de ces enfants ne vienne pas nécessairement des bidonvilles. Certains sortent de la campagne vers la ville, comme les autres migrants pour chercher la vie. La plupart du temps ces enfants sont soit victimes de la désintégration sociale ou familiale, de la pauvreté des parents, ou simplement fascinés par les histoires éblouissantes que les gens racontent de la ville. Toutefois quelle que soit leur provenance, ils vont affronter jour après jour le mépris et l'indifférence de la ville.

C'est cette indifférence et ce mépris que certains auteurs ont observés aussi dans les villes latino-américaines que nous allons analyser avec eux, pour comprendre le phénomène des enfants des rues, une des graves conséquences du mode de production capitaliste dans les sociétés dépendantes.

Certains de ces rapports ne sont pas exclusifs aux enfants latino-américains. Ils concernent la situation des enfants des rues au niveau mondial, car l'Amérique Latine n'est pas le seul continent touché par ce phénomène, d'où cette précision :

Ces enfants de la rue sont le produit de la croissance sauvage des villes, de l'éclatement des structures familiales traditionnelles, des politiques qui nourrissent le superflu des uns et privent les autres du nécessaire.

(Agnielli, 1986 : page de couverture)

Ces enfants des rues comment les voit-on? Cette question nous amène directement à l'analyse de notre objet d'étude. Nous traiterons aussi dans cette partie de l'Ambivalence, de l'organisation de la Bande et aussi de la Drogue chez ces jeunes.

B) Les enfants des rues.

Comme le cas des enfants des rues représente une généralité, nous l'aborderons en faisant ressortir dans chacun des rapports tout le drame que vit chaque jour ces enfants des rues dans les grandes villes latino-américaines. Les points touchés seront aussi mis en évidence dans l'analyse des enfants des rues de Port-au-Prince. Le phénomène présente toutes les similitudes d'un pays à l'autre, mais dans le cas de Port-au-Prince le désœuvrement, la misère de ces enfants semblent plus criants, plus révoltants, plus visibles, retiennent de moins en moins l'attention de la société haïtienne, sauf quand ils dérangent: survient alors l'intervention musclée de la police, qui entraîne le battage publicitaire de la presse et deux jours après l'incident, c'est le calme plat; d'ailleurs nous verrons ce cas un peu plus loin. Pour l'instant, nous nous bornerons à l'analyse de la situation des enfants des rues en général.

Le rapport de l'UNICEF (1986) classe les enfants des rues en trois groupes, en fonction de leurs relations avec leurs familles.

Les enfants du premier groupe vivent dans un milieu familial qui les appuie en permanence. La majorité de ceux qui travaillent dans le secteur des petits métiers font partie de ce groupe. Ils arrivent souvent que ces

enfants soient exploités par leurs familles pour lesquelles, ils constituent souvent l'unique ressource financière.

Dans le deuxième groupe plus petit que le premier, les enfants ont un contact sporadique avec leurs familles. Ce qui crée un lien d'attache insuffisant et un soutien familial très faible. Ces enfants doivent se débrouiller en partie pour subvenir à leurs besoins et sont souvent exploités par d'autres enfants ou adultes, vu le manque de recours familial.

Le troisième groupe encore plus restreint, est constitué par des enfants qui ont peu d'attache familiale, ne reçoivent aucune aide et sont livrés à eux-mêmes. Leurs besoins et leur isolement sont souvent aigus, ils ont souvent un manque d'appui et de protection pour compenser la perte familiale.

Dans le milieu de provenance des enfants des rues, l'absence de recours familial est égal au niveau de désorganisation qu'ont subies ces familles. Cette désorganisation familiale due à l'exclusion dans la société dite normale produit cette forme d'exploitation "d'enfants des rues" qui est à l'origine de certaines conditions nouvelles de travail et de vie, rencontrées dans les villes de l'Amérique Latine. Du fait qu'ils sont dans les rues, la plupart de ces jeunes se trouvent dans une situation fort difficile. Selon ce rapport, l'immense majorité des enfants sont dans les rues pour subvenir aux besoins de leurs familles ou de leurs propres besoins. Dans ce cas, la rue pour eux est avant tout un lieu de travail. Ils

passent beaucoup de temps dans les rues parce que leurs activités sont peu rentables. La plupart d'entre eux se sont créés une place dans le secteur des petits métiers. On les trouve, cireurs de chaussures, colporteurs, voleurs, prostitués, ferrailleurs etc... En général, ils font n'importe quoi pourvu que cela rapporte. Ils sont souvent seuls, et de ce fait, sont vulnérables aux dangers, ils subissent toutes sortes d'abus. Ils reçoivent peu ou pas de services publics de soins médicaux, de soins dentaires. Peu d'entre eux fréquentent l'école ou reçoivent quelques formes d'éducation.

Les enfants des rues vivent dans un monde d'insécurité totale, dépourvus de toute protection, ils sont souvent la proie d'autres jeunes et d'adultes qui leurs font subir quotidiennement des sévices corporels. Ils sont souvent volés, rançonnés. Selon une enquête citée dans ce rapport, chez les enfants des rues, la plus grande crainte est celle de mourir de mort violente. Ils sont méprisés par le reste de la société, ce qui ne leur permet pas une grande estime de soi, bien que leur survivance se joue toujours à travers des luttes quotidiennes. Ils se retrouvent bon gré, mal gré, la plupart du temps dans le monde interlope où ils doivent se battre pour réussir comme n'importe quel adulte.

D'après les statistiques disponibles dans ce rapport

de l'UNICEF, l'Amérique Latine compte à elle seule cinquante pour cent (50%) d'enfants des rues et les autres 50% éparpillés dans les pays d'Afrique, de l'Asie, de l'Europe, du Moyen-Orient et de l'Amérique du Nord.

La société anti-esclavagiste, organisme européen rattaché au Nations-Unies, est arrivée à définir en ordre de grandeur approximatif le nombre des enfants des rues qui serait d'un peu plus de trente (30) millions à travers le monde. Dans certains pays, la population de ces enfants évoluerait et compterait davantage de filles que de garçons comme c'est le cas néanmoins à Port-au-Prince qui fera l'objet d'une étude plus détaillée au cours du présent travail.

Plusieurs de ces enfants des rues se livrent à la prostitution et considèrent ce métier comme un travail. Ceux-ci sont souvent victimes de vente, de kidnapping, ils sont des fois drogués et forcés de se livrer à la pornographie. La société anti-esclavagiste internationale et de défense des enfants signale que depuis quelque temps, un nombre croissant d'enfants et d'adolescents au travail sont exploités sexuellement à des fins commerciales. L'expansion du tourisme à caractère sexuel semble avoir stimulé cette tendance dans les pays d'Amérique Latine où des voyages sont organisés de l'étranger vers ces pays . Quelques-uns ont pris des mesures énergiques contre la prostitution juvénile, mais d'autres comme Haïti ne

semble pas s'en préoccuper outre mesure.

Ce rapport nous a donné un bref aperçu des différents éléments de la vie des enfants des rues. Ce qui nous amène à croire que les enfants des bidonvilles qui sont devenus en grande partie les enfants des rues sont victimes tout comme leurs parents du rejet et du mépris du système de production capitaliste. Ils sont les victimes de la désarticulation qui sévit dans toutes les sociétés dépendantes. Ce sentiment de rejet et de mépris seront beaucoup plus visibles à travers le texte de Agnielli, Suzanna " Les Enfants des rues " 1986. Ce texte est issu d'un rapport de la " Commission sur les enfants " déposé à Genève au mois de septembre 1986 sous la direction des Nations-Unies.

La vie des enfants des rues, nous dit Agnielli, a pour base la pauvreté, la violence et la peur. Dans ce monde qu'est la rue, sans protection, les enfants sont à la merci d'une exploitation, sans borne et sans scrupule. De par sa position, Agnielli rejoint le rapport de l'UNICEF, mais en même temps fait le lien entre l'apparition en Amérique Latine des grandes villes urbaines et le phénomène des enfants des rues. En effet, elle constate et avec raison que l'expansion et l'accroissement des grandes villes latino-américaines s'accompagnent de plus en plus de la dégradation du niveau de vie des couches miséreuses des zones périphériques. Car, l'effet

d'attraction est tellement fort que les villes attirent plus de gens qu'elles ne peuvent recevoir. Et le comble dans tout cela est que :

Le sort des générations des rues est intimement lié à l'avenir incertain des grandes villes. Qu'elles éclatent ou qu'elles dépérissent, elles n'ont jamais été construites en fonction des besoins des enfants.
(Agnielli, 1986 : 15)

Comme nous l'avons vu, ces villes sont construites en fonction des besoins du mode de production capitaliste c'est-à-dire en fonction des besoins extérieurs. Elles n'ont pas été bâties pour des raisons humanitaires et si elles étaient humaines, il y a longtemps qu'elles ont perdu ce cachet d'humanisme. Leurs administrations s'isolent de ses populations qu'elles devraient desservir. Les services publics boudent clairement les gens qui ont le plus besoin d'aide et de protection par exemple les enfants des rues. Bref, les enfants des rues sont partout dans les grandes villes latino-américaines crasseux mais souriants, l'éponge et le sceau à la main, ils guettent l'arrêt des voitures. Ils se balladent surtout entre les marchés et les centres commerciaux. Si on les observe de plus près leurs vêtements sont en loque, leur peau couverte de plaies et de cicatrices. Ils ont un regard dur, rêveur, lointain et leur visage donne une maturité plus grande que leur âge.

Bien que la majorité rentre dans leurs bidonvilles la nuit dans leurs familles comme nous l'avons vu dans l'analyse du précédent rapport, certains se retrouvent couchés dans les rues souvent à même le sol ou sur des morceaux de carton dans les coins, recoins des quartiers d'affaires, sur les chantiers, dans les maisons abandonnées, serrés les uns contre les autres. Des fois, ils construisent des abris de fortune comme nous le verrons dans le cas de Port-au-Prince.

Ce sont ces spécimens de cette multitude inaudible et anonyme que sont les "enfants des rues" totalement livrés à eux-mêmes, ils y vivent, ils y travaillent, ils y dorment et ils y meurent parfois, faute de soins dans l'indifférence générale. Car en dépit de leur nombre, les enfants des rues font partie intégrante du paysage urbain leur misère fait à peine sourciller.

Mais d'où leur vient cette connotation d'enfants des rues? Selon Mme Agnielli (Agnielli, Suzanna, 1986) le concept de "rue" utilisé pour caractériser ces enfants est extrêmement flou. Selon une définition récente : un jeune ou " un enfant de la rue est un mineur sans protection adéquate et qui a élu domicile dans la rue ". Cette rue est considérée au sens large du terme et incluant les immeubles inoccupés, les terrains vagues. Cette expression bien qu'encore imprécise, englobe un grand nombre d'enfants, dans la mesure où ces derniers passent la plus grande partie de

leurs vies dans la rue. Leurs conditions de vie sont si peu connues que les gens ne voient en eux que des enfants avides de liberté et d'indépendance. Pour d'autres ils représentent une forme de délinquance dont les autorités se doivent de réprimer sévèrement.

Ce qu'on dit d'eux dans les classes populaires sont plus réalistes et servent à démontrer clairement le degré de tolérance ou d'intolérance à leur égard. A Naples en Italie "c'est une toupie", il est toujours en mouvement, au Pérou, "c'est un oiseau fruitier" parce qu'il pique des fruits au marché, en Colombie, "c'est un gamin" dont le sens est nettement péjoratif, au Rwanda, c'est l'étiquette "sale gamin", au Zaïre c'est un "moineau", au Caméroun pour les assistants sociaux c'est "un poussin" et pour la police c'est un "moustique", en Haïti c'est un "dérangeur" celui qui ennuie, qui emmerde comme nous le verrons dans l'analyse concrète.

Au point de vue administratif quand on parle d'eux, on emploie ce qualificatif des "enfants en situation irrégulière".

Quelle que soit l'épithète utilisée, la réalité est partout la même, partout elle provoque soit l'incompréhension ou l'indignation. Mentionnons que deux évidences s'imposent jusqu'à présent : l'ampleur de ce phénomène et sa nature essentiellement urbaine, car selon le rapport de Agnielli, Suzanna on ne rencontre pas d'enfants des rues

dans les campagnes.

Mentionnons aussi que l'UNICEF, cité dans ce rapport, classe les enfants en deux catégories. a) "les enfants de la rue" ceux qui sont totalement livrés à eux-mêmes et "les enfants dans la rue" ceux qui maintiennent des liens avec leurs familles. Pour notre part, une telle division n'est pas nécessaire pour cette thèse, car tous les enfants dans la rue vivent une seule et même réalité, ils sont tous à la recherche de la survie, du pain que ce soit pour eux et leurs familles ou pour eux seuls. Qu'ils fassent n'importe quoi l'objectif principal est la survie au jour le jour et par n'importe quels moyens avouables ou non. La rue est une jungle et dans la lutte pour la survie, seuls les plus forts subsistent. Constamment trahis et rejetés comme leurs parents par la société, les enfants des rues en méprisent les principes, le droit à la propriété en particulier.

La rue devient le symbole de leur exclusion, de leur perte. Elle leur tient lieu d'école en dispensant un enseignement bien à elle. Elle appartient à tous et à personne, elle place tout le monde sur un même pied d'égalité. Elle efface le passé et son futur est incertain, seul le présent compte. Par ce que la rue n'est pas structurée, elle est destabilisante. Mais elle n'en demeure pas moins un univers anonyme, imprévisible avec ses tentations, ses sensations, ses pièges et sa diversité.

La vie de la rue peut exercer une fascination irrésistible. Mais le danger physique y est omniprésent. L'enfant des rues de par sa vulnérabilité risque d'être battu, poignardé ou même exécuté sommairement. Il vit avec la peur, la crainte de la mort, de la maladie, de l'infirmité, de la police, de la prison. comme l'a souligné Fanon.

le colonisé vit dans un monde de violence et est le produit même de celle-ci.
(Fanon, 1961 : 41)

La Bande

C'est pour s'assurer une chance de survie que les enfants des rues se regroupent en bande.

La bande se substitue à la famille et confère une identité, une appartenance ce qui donne lieu à un comportement et un message codé, elle peut être composée de trois ou quatre personnes dont le chef est le plus fort qui doit toujours être sur ses gardes au risque de perdre son poste. Il défend sa bande et connaît les endroits sûrs pour cacher ses membres quand ils sont recherchés par la police ou une autre bande. Sa loi est sévère et l'obéissance est de rigueur. La bande possède ses propres rites d'initiation et ses coutumes. Dans le cas d'Haïti que nous étudierons concrètement, ce type de bande n'est pas encore observable, vu la nouveauté du phénomène " des

enfants des rues". Il prend des proportions certes, mais la prise de conscience de la formation d'un groupe n'est pas encore développée. D'où l'importance de cette thèse qui, si elle fait écho aux oreilles des autorités concernées, présentera des alternatives possibles pour canaliser, ou du moins enrayer le flot de ces jeunes dans les rues de Port-au-Prince.

Ambivalence

Cette ambivalence s'explique d'un côté par le besoin d'affection, d'une certaine sécurité et de l'autre, un besoin de liberté, de chercher les moyens de subsistance. Ils ne savent jamais quand ils se réveillent le matin ce que le jour présent apportera. Ils sont obligés de prendre la vie comme elle vient. Ils ne peuvent rien prévoir et de ce fait, ne laissent passer aucune occasion non plus. Ils agissent coup sur coup. Ce manque de stabilité engendre des perceptions et des réactions particulières. Ils n'ont aucune notion du temps et semblent incapables d'indiquer leurs activités du jour. Cette ambivalence les rend incapable de créer des liens durables, beaucoup souffrent par ce fait même d'imaturité affective. Les rues pour eux sont caractérisées comme rentables ou non rentables, elles sont la cachette des inconnus car chaque détour peut amener misère ou survie. La vie dans la rue est sombre et les chemins qui mènent vers elle sont nombreux et tortueux. Mais quels que soient les motifs

immédiats, tous semblent avoir un lien commun: le rejet des masses pauvres par le mode de production capitaliste et le comportement de la bourgeoisie nationale dans le rejet accentué de ses masses nationales en empêchant la création ou le développement d'un marché interne. Ce qui aurait pu permettre l'évolution d'un secteur parallèle, capable de hausser le niveau de vie de ces pauvres.

Ce rejet, Marie Jeanne Coloni qui travaille pour le Bureau Catholique de l'Enfance, le souligne aussi dans son livre "Sans toit ni frontière", 1987. Elle s'est posée la question suivante: Qui sont ces enfants et qu'elle est vraiment leur vie? Ce sont selon elle, les enfants des pauvres. Leurs pères, le plus souvent sont venus de la campagne, espérant trouver en ville une vie meilleure. Ne l'ayant pas trouvée, ils fuient loin de tout, abandonnant la maman et les enfants, les laissant résoudre eux-mêmes leurs problèmes de survie. La maman dépourvue de toutes ressources, trouvait un autre papa, puis lorsqu'il la quittait, un autre encore. Peut-être ne trouvait-elle personne pour lui apporter une protection; elle était là avec sa petite couvée se demandant comment survivre. Bien sûr, elle chargeait les enfants d'une part du fardeau, peut-être la plus lourde. Elle les envoyait par les rues chercher quelques centimes qui leur assuraient le pain de la journée.

Et c'est ainsi que commençait la mort vivante de l'enfant

au travail. Il n'était pas besoin de lui enseigner l'art de survivre dans la rue. Cela il l'apprenait seul. Il apprenait aussi à se défendre par lui-même comme nous l'avons vu dans le rapport d'Agnielli. Il a appris à utiliser le langage des trottoirs, à mentir à sa mère lorsqu'il pensait que cela était nécessaire, à payer à n'importe quel prix quand il désirait fortement quelque chose, à administrer une bonne gifle avant qu'on le frappe en premier, et :

Parce que justement ce n'était qu'un enfant, gagner au jeu de la vie était bien hasardeux. Et cette impossibilité l'enfonçait davantage dans le monde obscur de la pauvreté et du désespoir. Il vivait dans un trou, il n'allait pas à l'école, il ne mangeait guère lorsque l'argent manquait et peu de choses comptait pour lui. Alors que pouvait-il advenir de lui? En devenant adulte il devenait la copie plus ou moins conforme de ce que son père avait été avant lui, un homme traqué, s'efforçant de garder pour lui quelques instants de bonheur en ne se souciant de rien d'autre. (Coloni, 1987 : 31,32)

Cette citation tirée de l'ouvrage de Coloni confirme et renforce la préoccupation des deux précédents rapports concernant la situation des enfants des rues. Elle nous fait découvrir que dans le cas de l'enfant comme celui de son père, l'exclusion ou le rejet a tracé définitivement sa vie qui se perpétue comme un cercle vicieux condamné dans le cycle sans fin de la dépendance.

La Drogue

Certains enfants pour échapper à cet enfer utilisent comme moyen d'évasion, la colle de cirage, des diluants pour la peinture ou des liquides nettoyants ou à défaut l'essence. Dans certains pays latino-américains comme la Bolivie, Le Pérou, La Colombie, ils deviennent des consommateurs de marijuana, de cocaïne, de l'héroïne et se transforment pour le milieu de la drogue en courriéristes, en revendeurs, boucs émissaires et s'ils sont encore vivants, ils gravissent au fur et à mesure les échelons de la grande criminalité.

Tout comme leurs parents, les enfants traumatisés aujourd'hui seront les adultes de demain et pour son malheur le monde paiera pendant longtemps le prix de la violence actuelle.

(UNICEF, 86 : 40)

Ces enfants des rues évoluent dans un univers aussi dur et contradictoire, développent les caractéristiques néfastes à la société "normale" dont ils ont appris à tout mépriser, tout rejeter, ils ont intériorisé ce mépris, ce rejet et défient par leurs comportements, langage et habillements toutes les règles sociales. Ils ont fini par intégrer l'exclusion, l'anonymat et les ont transformé en agressivité ce qui expliquent leurs bagarres terribles avec effusion de sang, bagarres entre bandes armées rivales qui

se disputent des territoires spécifiques. Toute cette violence ne traduit qu'un sentiment, celui de l'exclusion et du rejet.

Conclusion théorique

Cette conclusion se réfère à la globalité du chapitre, au cours duquel, nous avons vu que la croissance urbaine des grandes villes latino-américaines n'est pas un fait isolé, mais répond plus à des caractéristiques historiques bien déterminées. Ces caractéristiques ont bien sûr changé de forme à mesure de l'évolution du marché international pour répondre au mécanisme de l'annexion des pays latino-américains aux besoins de l'extérieur.

Pour faciliter cette tâche les villes ont été construites à proximité de la mer, ce qui les ont assuré d'un type de développement plus grand, plus ouvert vers l'extérieur au détriment du reste du pays. Ce développement s'est fait avec la complicité d'une bourgeoisie intérieure qui, imbue de sa puissance économique, assurée au niveau politique de la complicité de l'Etat, favorise l'exportation des matières locales, l'importation des produits étrangers et empêche le développement d'un marché intérieur. A ce titre, elle s'enrichit et est considérée comme agent du marché extérieur. Toutes ces transactions s'effectuent dans les villes. c'est dans ces dernières qu'on trouve les meilleures écoles, les services publics décents, les

services administratifs, les meilleurs services de voirie. Entre les villes et le reste du territoire, la distance est énorme et irréparable. Cette distance a pourtant un but, elle répond à la norme principale du mode de production capitaliste qui est la désarticulation, tant au niveau économique qu'au niveau des rapports sociaux opposant ainsi les images ville-campagne au niveau de l'expansion économique, et riche-pauvre au niveau des rapports sociaux. Cette désarticulation est entière et se retrouve dans tous les stades des sociétés dépendantes latino-américaines, ce qui fait dire à Touraine : Toutes ces sociétés sont dualisées.

Cette désarticulation entre la ville et la campagne et surtout l'expropriation des petits paysans de leurs terres ont amené un flux incroyable de migrants vers les villes, un flux sans cesse croissant qui transforme la périphérie de ces villes en bidonvilles, car rejetés des villes et refoulés hors d'elles, ils portent la marque de l'exclusion et du rejet. Les enfants comme leurs parents, sont aussi victimes de cette situation.

L'Amérique Latine fait face à un problème d'hyperurbanisation où toutes les activités sont concentrées dans les grandes villes. Dans plusieurs de ces pays comme le Brésil, certaines grandes villes comme Rio de Janeiro, Sao Paulo ont été développées en fonction de l'insertion au marché mondial. D'autres pays n'ont connu qu'un

développement rapide, accéléré et continu d'une ville aux dépens de tout le reste du territoire. C'est le cas notamment du Salvador avec San Salvador, du Nicaragua avec Managua et bien d'autres encore comme Haïti avec sa capitale Port-au-Prince. Dans ces pays, cette ville privilégiée, choisie, bénie, l'attire pour elle est incalculable. Elle est souvent considérée comme l'unique recours, l'unique espoir pour échapper à l'enfer de la famine à la campagne. La compétition y est plus féroce, la désarticulation y est plus forte et plus sauvage ce qui rend la pauvreté plus abjecte et la misère plus intolérable. Et c'est par un exemple concret, qui est celui d'Haïti que nous allons examiner le phénomène des "enfants des rues".

Cependant, avant de parler de ces enfants, faisons un peu l'historique de ce pays ce qui nous permettra de mieux saisir la condition de dénuement physique et morale qui caractérise ces enfants des rues de Port-au-Prince.

Chapitre II

A. Démarche Historique.

La société Haïtienne

Tout comme nous l'avons fait dans le contexte latino-américain, Haïti sera analysée à travers les caractéristiques d'une société dépendante. Nous utiliserons plusieurs auteurs haïtiens et étrangers dans l'élaboration de cette partie de notre thèse. Nous avons choisi cette voie, pour ne pas nous perdre dans des discours inutiles et non nécessaires à la compréhension du phénomène que nous analysons présentement.

Alors, qu'en est-il d'Haïti?

La croissance nettement marquée de la population de Port-au-Prince qui n'était que de l'ordre de 4% dans les années cinquante selon le recensement de 1971 s'est accélérée rapidement pour atteindre un taux de 6% selon les projections pour 1980. Cette croissance se traduit en chiffre net par 494.000 habitants selon le recensement de 1971 et de 820.000 habitants pour l'année 1980. (Institut Haïtien de statistiques, 1973 : 19-35). N'ayant pas été conçue pour une population aussi vaste, la taille et les infrastructures de la ville ne peuvent pas répondre aux besoins actuels et posent une série de problèmes d'ordre

urbanistique, économique et social, si cette croissance continue à ce rythme accéléré, les problèmes ne deviendront que plus aigus et la capitale d'Haïti ne tardera pas à rejoindre les grandes métropoles latino américaines millionnaires à la croissance vertigineuse et déséquilibrée. Haïti sera étudiée, dans le contexte latino-américain. Dans ce cas , nous ne tiendrons compte que d'une ville : Port-au-Prince qui, en plus d'être celle où toutes les activités se font, est aussi la capitale. Dans ce cas, elle reflète assez aisément la problématique ou du moins la crise aigüe que traverse la société haïtienne dans son ensemble.

En premier lieu, nous insisterons sur est la spécificité d'Haïti dans le contexte latino-américain. Cette idée nous permettra de comprendre bien des traits étonnants de cette belle île qui fut la colonie française la plus prospère pendant deux siècles environ.

En second lieu, nous analyserons les facteurs évolutifs tant démographique qu'économique de cette croissance passée et actuelle, sans omettre les types de domination qu'a connus ce pays. L'accent sera surtout mis sur les mutations économiques récentes entraînant ce processus cumulatif de croissance que nous avons observé au cours des dernières années.

Ce deuxième point nous amènera directement à la deuxième partie de ce chapitre au paragraphe (a) qui sera

la formation des bidonvilles de Port-au-Prince, où proviennent les enfants des rues.

D'abord la spécificité d'Haïti, tous les démographes s'entendent pour dire que l'accroissement de la population mondiale et surtout de la population urbaine, est relativement récent et lié aux mutations propres aux espaces nationaux. Depuis la fin de la deuxième guerre mondiale, cette urbanisation galopante s'est fait surtout sentir dans les villes des pays sous développés, particulièrement ceux d'Amérique Latine, dont d'ici l'an 2000, trois grandes villes sortiront de son sein : Sao Paulo au Brésil, Mexico au Mexique et Buenos Aires en Argentine. Cette explosion urbaine a pour conséquence directe le renforcement des déséquilibres de ces nations. Poursuivant cette réflexion, nous avons constaté que dans les capitales des pays latino-américains le taux de croissance est bien supérieur à celui de la population nationale. Celui de Port-au-Prince par exemple est de 6% depuis environ une trentaine d'années et dans le reste du pays il ne s'accroît que de 1,7%. Cette situation marque une nette prédominance de la ville de Port-au-Prince(0) avec une concentration de plus en plus accrue du secteur urbain et une augmentation importante des activités de toutes sortes à la capitale. Au même moment, les villes de province perdent de leur valeur et la macrocéphalie s'intensifie tranquillement à Port-au-Prince.

Si cette désarticulation est présente dans plusieurs pays latino-américains, le cas de Port-au-Prince est nettement caricatural. En effet, même les pays où la centralisation est forte, où la capitale domine les villes intermédiaires, leur développement s'accroît de façon équilibrée, elles jouissent d'une autonomie relative et jouent un rôle non négligeable quant à l'expansion de l'économie nationale, tel le cas du Mexique avec ses villes relais, Léon, Monterey, Guadalajara, Le Brésil avec Salvador, Recife, Belo Horizonte, Cuba avec Santiago, Cienfuegos. En ce qui concerne Haïti, aucune autre ville ne peut contrebalancer la puissance de la capitale, d'ailleurs, l'Etat n'a jamais favorisé l'émergence d'une ville-relais. Il n'y a vraiment aucune comparaison ou rapprochement entre Port-au-Prince et la deuxième ville d'Haïti qui est le Cap-Haïtien, la proportion au niveau de la population s'étend dans un rapport de 12 à 1 habitant en 1976 en faveur de Port-au-Prince. Le taux d'accroissement ne fait qu'augmenter et aucune ville ne peut supplanter la capitale, pourquoi?

A Port-au-Prince se tient l'ensemble des activités économiques(0) les plus alléchantes, les meilleures perspectives d'avenir pour les ambitieux à la recherche d'un mieux être. C'est là que les investissements se font, où l'on peut mieux réussir, où on trouve 90% des hôtels touristiques, les meilleures écoles, les meilleurs

hôpitaux, où 95% des emplois industriels ou manufacturiers y sont concentrés, en un mot c'est la plaque tournante de tous les échanges avec le monde extérieur. Ce qui résulte en une accélération croissante de l'urbanisation qu'engendrera :

La constitution de grandes concentrations de population sans développement équivalent de la capacité productive à partir de l'exode rural et sans assimilation des migrants dans le système économique des villes.
(Castells, 1971 : 10)

Quels sont ces facteurs évolutifs qui permettent d'expliquer ce type d'urbanisation et de croissance de Port-au-Prince? D'abord.

Le Colonialisme. Port-au-Prince comme toutes les grandes villes latino-américaines est une création coloniale fondée sur le littoral destinée à remplacer le Cap Français devenu Cap Haïtien depuis l'indépendance en 1804. Sa naissance eut lieu en 1749 sur l'habitation Ovando au morne du Bélair selon Thomas Madiou, 1848. De cette date, jusqu'à l'indépendance, sa prospérité est essentiellement rattachée à sa position stratégique et son accès facile à l'exportation colonialiste qui est l'envoi direct des denrées produites vers la métropole.

Après l'indépendance en 1804, il y eut une période de lenteur, due à la nouvelle situation créée par la défaite du colonialisme esclavagiste qui avait pour base le travail sans rémunération d'esclaves importés d'Afrique, et à la contestation du pouvoir de la capitale par les provinces. La stagnation de l'économie et le changement des formes du colonialisme ont donné naissance à ce que Castells appelle le Capitalisme Commercial dont le but essentiel est la domination entre ceux qui possèdent les moyens de production, la bourgeoisie et ceux qui ne les possèdent pas, les travailleurs. C'est ainsi que:

Dès 1848, annexions, menaces, chantages, bouleversent l'Amérique Latine, les plans de sauvetage des protagonistes des révolutions libératrices. Le danger a vite changé de camp. Et le vieil esprit de domination est passé de l'Europe, aux Etats-Unis qui ne se gênaient plus pour donner à la doctrine Monroe (1) des applications inattendues et peu propres à rassurer les esprits sur les tournures insoupçonnées qu'elle engendrait du côté américain. On croirait qu'elle voulait dire l'Union des Amériques et on découvrait que dans les faits elle se traduisait par l'Amérique aux Etats-Unis.
(Desrosiers, 1980 :98)

De son côté, Joseph Justin affirme :

Les hommes d'Etat américains qu'ils soient Démocrates ou Républicains n'ont jamais compris autrement la déclaration du président Monroe qui aboutit à consacrer l'impérialisme et l'hégémonie des Etats-Unis sur le

continent.
(Justin, 1985 cité dans Desrosiers
1980 : 100)

C'est dans ce contexte que les "marines" américains ont envahis Haïti le 27 juillet 1915. Dès lors, les américains ayant réussi à créer une stabilité constitutionnelle avec l'appui de la bourgeoisie locale, renforcèrent la domination de Port-au-Prince, ce qui a pour effet d'accentuer encore plus l'isolement des villes.

Pendant l'occupation, Port-au-Prince fut l'objet d'infrastructures nouvelles et d'une grande expansion économique. Une telle évolution suscita un renforcement de la distance sociale et culturelle entre l'ancienne société urbaine et le monde rural, qui non seulement resta en retard mais rentra dans un processus de désintégration de ce fait l'écart existant entre les deux mondes ne cessa de s'aggraver et s'étendre à tous les domaines caractéristiques de ce qu'on appelle "le niveau de vie". Cette ville fascine par l'attraction, par la nécessité, l'envie d'acquérir une meilleure éducation, une meilleure situation. Les gens y accourent en croyant pouvoir réaliser leur rêve, mais leur espoir est souvent déçu.

Pendant cette période de l'occupation, dans les campagnes nous dit Millet (Millet, Ketly, 1978) auteur Haïtien qui a étudié le comportement des paysans durant la même époque. La révolte des paysans dépossédés a affecté de l'année 1918 à l'année 1920 plus de 6.000 kilomètres

carrés du territoire, a entraîné le cinquième de la population dans une lutte armée et a forcé les "marines" à être continuellement sur un pied de guerre. Mais cette révolte paysanne devrait échouer après la mort de leurs chefs Charlemagne Péralte et Benoît Batrville. Ces derniers à la tête d'un groupe de paysans nommés "Caco" avaient semé la panique et le désarroi dans les rangs de l'occupant américain. Ce fut une lutte acharnée des paysans contre la rapacité de celui-ci qui voulait les déposséder de leur souffle de vie, leur gagne pain: la terre. Par la force des armes, la corruption, la trahison, l'occupant a eu gain de cause dans cette lutte acharnée des paysans pour la sauvegarde de leurs biens.

Le mouvement fut pour certains la manifestation du patriotisme paysan face à l'invasion étrangère, pour d'autres plus proche des occupants telle la bourgeoisie, la révolte ne fut qu'un acte de pur banditisme.

Ce mouvement a-t-il eu des résultats positifs pour les paysans? Non, car son échec signifiait pour la paysannerie l'abandon définitif de sa lutte contre la grande propriété et les entreprises privées étrangères et locales. En effet après 1920, d'autres compagnies agricoles et industrielles s'installèrent dans le nord et le centre du pays. Ce furent la North Haytian Sugar Company, qui en 1922 obtint 400 acres de terre, (soit près de 162 hectares en 1923) la Haytian American Development

Corporation, 14000 acres soit près de 5.666 hectares en 1926 et la Haytian Agricultural Corporation 2.200 acres en 1927 soit près de 891 hectares.

Aussi la transformation de la structure traditionnelle des relations sociales au sein de la paysannerie dans ce rapport de force entre petit paysan et grand propriétaire, polarise encore plus les rapports de classes sociales et de production. L'Etat est remplacé par des particuliers souvent des étrangers. Le nouveau système des grandes entreprises agricoles étrangères, fait main basse sur les bonnes terres et les dépossessions se sont poursuivies à une allure extravagante.

Ces paysans sans terre et sans travail vont augmenter le nombre de migrants haïtiens vers les plantations de canne cubaines et dominicaines. En 1920, après la défaite de la lutte paysanne 70.000 haïtiens s'étaient réfugiés à Cuba, un peu plus tard, au cours de cette même année 30.722 autres s'étaient embarqués pour ce même pays alors que 10.000 autres avaient traversé la frontière dominicaine, (Millet, 1978). D'où le coup d'envoi d'un exode qui n'a cessé depuis, car avant cette période, jamais, on n'avait assisté à un tel départ.

Parallèlement à cet exode nous dit Georges Fortuné,

Les obligarchies nationales complices
des envahisseurs américains,
accusaient les paysans de bandits,
afin de justifier la persécution
sauvage qui se déchaînait contre eux.

en deux ans à peine (1918-1920)
quelques 12.975 paysans furent
massacrés.
(Fortuné, 1977 : 38)

La terreur ajoutée à la misère font fuir les paysans vers des régions jugées plus hospitalières. Dans la capitale, l'Etat joint aux occupants, dépensent un montant deux fois supérieur à celui de sa population. Les gens sont mieux desservis, sans compter que les salaires y sont relativement élevés.

Il ne faut plus dès lors s'étonner de l'abandon des zones rurales pour une migration à tout point de vue plus vivable. Ainsi les villes des provinces perdirent peu à peu leur rôle de chef-lieu aux dépens de Port-au-Prince qui est arrivée à centraliser même les comptoirs de café, principal produit de l'exportation haïtienne. Les maisons de commerce ont déserté les provinces et quand elles ne sont pas recentralisées à la capitale, elles sont tout bonnement disparues. Ce qui entraîne la décadence des ports provinciaux qui n'ont plus rien à offrir, puisque l'essentiel de leurs exportations se retrouve concentré à Port-au-Prince.

L'occupation américaine de 1915 à 1934 n'a fait qu'accentuer la désarticulation du pays, en établissant consciemment une distance plus grande entre la capitale et son environnement immédiat. Cette action consciente des américains s'est concrétisée par plusieurs investissements

sur le plan urbanistique, par l'asphaltage de plusieurs grandes routes, l'éclairage, la mise sur pied d'un service de voirie, la création d'une armée haïtienne pour protéger les intérêts des américains et la création de plusieurs ministères, toutes ces activités sont centralisées à Port-au-Prince, elles n'ont même pas de succursales dans les provinces. Il faut pour n'importe quoi se référer à Port-au-Prince.

Après l'occupation américaine en 1934, les mésaventures des paysans ont continuées, de façon moins évidente pour atteindre un point culminant à l'arrivée au pouvoir du Dr. François Duvalier au mois de septembre 1957. Selon Lemoine :

En Haïti, la situation devient franchement catastrophique avec la mise en coupe réglée, le racket généralisé et systématique des populations, inauguré par François Duvalier. Tout un pays est pris en otage par une mafia terroriste. L'Etat distribue la terre à ses commis, ses favoris, ses hommes de main. Un et demi pourcent (1.5%) de la population possèdent alors 66,2% des terres cultivables et n'en mettent pas la moitié en valeur, trois cent milles familles paysannes vivent sans terre.

(Lemoine, 1981 : 56)

C'est dans cette situation de désœuvrement totale des paysans que Duvalier signa avec Joaquin Balaguer,

président dominicain à l'époque un contrat de la vente annuelle de vingt mille haïtiens en bonne santé et jeunes pour aller couper la canne à sucre en République Dominicaine. Ce contrat est encore en utilisation de nos jours. La présidence de François Duvalier fut une période d'instabilité politique et économique. Duvalier, craignant un débarquement militaire de ses opposants à son régime de l'extérieur avait fait fermer et surveiller étroitement tous les ports provinciaux, en concentrant tout son effectif civil et armé autour de Port-au-Prince pour protéger son contestable pouvoir, il a accentué l'influence de Port-au-Prince qui commençait déjà à montrer des signes d'accroissement populaire supérieur à sa capacité d'absorption.

A la mort de François Duvalier en 1971 et la prise du pouvoir par son fils Jn. Claude Duvalier au cours de la même année, un vent de décentralisation économique commençait à se faire sentir. N'avait-il pas déclaré lors de son discours présidentiel : "Mon père a fait la révolution politique, moi je ferai la révolution économique". Ce fut l'intensification de ce que Castells appelle la domination impérialiste. En Haïti, les exportations ont vite repris leurs places, en s'augmentant et en se diversifiant. Les organisations internationales envahissent le pays, les aides étrangères de toutes espèces déferlent sans cesse pour palier aux défaillances

étatiques. Les pays "amis" envoient des experts de toutes sortes qui s'installent bien entendu dans les hauteurs de la capitale(0) dans les quartiers bourgeois comme Pétionville. L'amélioration du service routier, maritime, aérien pour rendre plus efficace le trafic international entre Port-au-Prince et l'extérieur en négligeant l'arrière-pays, ne fait que confirmer la volonté acquise de privilégier le rôle dominant de Port-au-Prince ce qui lui vaut l'épithète bien connue mondialement de "République de Port-au-Prince"

L'approche que nous avons utilisée jusqu'à présent fait ressortir nettement le déséquilibre transparent qui existe entre Port-au-Prince et les autres villes de l'arrière-pays. Cette désarticulation entretenue et renforcée par les différentes étapes considérées de l'Histoire d'Haïti, nous fait comprendre que si les villes rurales sont dépendantes de Port-au-Prince, cette dernière l'est tout autant sinon plus de l'extérieur. En abordant ce point, nous avons mis en lumière, une des causes de l'exode rural qui provoque l'accroissement rapide de cette capitale. Ce qui donne lieu à la naissance des bidonvilles qui sont le noyau central de la provenance des enfants des rues.

Comme ses consœurs latino-américaines, Haïti est une société dépendante dont la désarticulation crée un dualisme visible dans la décomposition de toutes les forces vives du pays. Malgré cette décomposition, Haïti reste

contrairement aux pays latino-américains, fondamentalement rural, et le faible taux d'urbanisation renforce la puissance de la capitale concentrant en 1985, un pourcentage de plus de 50% , de la population totale du pays.

Cette croissance effrénée et désordonnée risque d'entraîner une véritable implosion de l'agglomération. Tant la misère y est présente, c'est dans cette ville de Port-au-Prince qu'on rencontre les conditions de vie les plus abjectes de tout l'hémisphère occidental. Ce qui nous amène à parler des inégalités sociales, car si la pauvreté et le dénuement sont les plus répandus, la richesse et le luxe s'étalent au yeux de tous et appartiennent à une petite minorité. C'est dans cette ville aussi, où l'on peut rencontrer des enfants des rues qui comme leurs frères et soeurs latino-américains remuent les rues sens dessus dessous, pour dénicher un morceau de pain nécessaire à leur subsistance.

Ces enfants des rues de Port-au-Prince de qui sont-ils? Et d'où viennent-ils? Ces questions nous amènent directement au deuxième paragraphe de notre deuxième chapitre.

B- Démarche historique

A) Formation des bidonvilles

Le départ massif des paysans ne s'est pas fait seulement en direction de l'extérieur, mais aussi vers la ville de Port-au-Prince. Cependant, si les possibilités d'emploi attirent les migrants et incitent les jeunes à rester dans l'agglomération, il faut bien reconnaître que la capacité d'absorption est limitée. Les paysans se sont vu rejetés, refoulés du marché du travail qui n'a pas besoin d'eux et se sont vus aussi refusés l'entrée dans la ville. Pour survivre, ils sont obligés de développer plusieurs petits métiers comme vendeurs d'eau, d'objets artisanaux faits à partir de boîtes vides de conserves, de feuilles de palmiers avec lesquelles ils fabriquent des paniers, des éventails achetés surtout par des touristes. Ces métiers déguisés ne rapportent que de faibles revenus qui sont affectés le plus souvent à l'achat de nourritures quotidiennes. Le reste ne peut que payer un loyer très bas, souvent composé d'une chambre aux multiples fonctions (chambre à coucher, salon, salle à dîner, cuisine) qu'occupent environ et souvent neuf ou dix personnes. Le soir, les meubles sont remplacés par des nattes ou des

haillons qu'on empile la journée et qu'on ouvre la nuit. La promiscuité sexuelle est permissive à cause de la proximité des occupants, le viol fait parti du quotidien et la propagation des maladies y est chose courante. Les relations sexuelles se font normalement avant l'âge de la puberté et on rencontre souvent dans ces zones de jeunes mamans âgées de 12 ans. Les conditions d'hygiène et de vie sont excessivement mauvaises, il n'y a pas d'eau courante et aux endroits où on peut en trouver, il n'existe qu'un robinet pour 250 personnes et 4 fontaines publiques pour 40.000 personnes. Plus de 50% de l'aire métropolitaine se situant à la périphérie de Port-au-Prince est considérée comme zone précaire à l'habitat.. D'où les dénominations des bidonvilles : Cité carton, Cité soleil et Brooklyn.

Dans le langage populaire, Cité carton est l'endroit où la plupart des maisons sont construites avec des boîtes de carton, de conserves, et au moindre coup de vent les maisons s'effondrent.

Cité soleil, comprend des maisons construites avec des morceaux de bois, de tôle, de plastique, de carton qui peuvent résister au soleil mais pas à la pluie, et quand on pense qu'Haïti est un pays où il pleut cinq (5) mois sur douze par année, on imagine le drame de ces gens.

Brooklyn, c'est pour souligner la diversité de la provenance des gens de différentes régions d'Haïti qui habitent ce quartier. Ce nom vient de Brooklyn quartier

situé dans la ville de New York aux Etats-Unis où la concentration haïtienne est très forte et où les conditions de vie laissent à désirer.

Quel que soit le nom utilisé la situation semble la même dans les bidonvilles d'Amérique Latine. Elle se conjugue par la misère, la maladie, la malnutrition, la faim, le désespoir, la mort. Certains de ces pays comme le Chili, l'Argentine, le Brésil, Cuba, offrent une assistance publique contrôlée à ces défavorisés, dans le cas d'Haïti à part quelques organisations étrangères qui fournissent un peu de soutien aux déshérités, le mépris est total, le rejet catégorique, les inégalités déconcertantes.

Ce qui amène , une désorganisation familiale de biparentale qu'elle était, la famille devient mono-parentale. Un paragraphe de Lemoine (Lemoine, Maurice, 1981) souligne clairement l'une des circonstances de ce changement, lisons ce qui suit :

La femme avait regardé sans comprendre le petit paquet de billets déposés par son compagnon sur la table de la maison. Il avait compté fièrement. Quatre cents gourdes, ma chère, quatre-vingts dollars US! En voici la moitié pour toi. Puis, avec inquiétude; mais attention, c'est pour six mois.

- Ki sa gingin? Qu'est-ce qui se passe? D'où vient cet argent? Il avait baissé le regard, les sourcils froncés. Le moment était venu de lui dire :

- J'ai pris un poignard. (Elle sursauta). Je les ai empruntés. Un silence avait couvert l'indescriptible rumeur provenant du dehors.
 - Je pars demain en Dominique. Cet argent est pour toi, pour faire jusqu'à mon retour.
 - Il avait fait semblant de ne pas entendre les deux sanglots, le premier surpris, le second désespéré.
 - Tu ne peux pas partir
 - Demain je m'en vais
 - Tu es l'homme de cette maison
 - Un homme sans travail et sans espérance
 - Mais le seul homme
 - Incapable de vous nourrir
 - On ne part pas pour ça !sinon Le pays serait vide depuis longtemps.
 - Non, je m'en vais (à voix plus basse). Je m'en vais.
 - Tu as trois petites filles que je t'ai fait, tu ne peux pas nous laisser.
 - Je ne te laisse pas, je vais chercher la vie. On dit que là-bas, en Dominique, c'est quinze dollars par jour. Je vais réaliser une grande fortune. Ensuite, je reviendrai.
 - Mais, si tu ne reviens pas?
 - Je reviendrai.
- Elle avait cru entendre qu'il disait quinze dollars par jour. Sa raison en avait été chavirée. Le coeur avait immédiatement repris le dessus.
- Tu ne peux pas, tu ne peux pas.
 - Je vais chercher la vie, avait-il répété, obstiné. Il n'avait plus aucun espoir, il laissait Haïti pour aller travailler. Elle ne voulait pas mais il partait. Il était décidé. D'ailleurs, il n'avait pas le choix.
- (Lemoine, 1981 : 19-20)

Il est parti avec l'espoir d'une vie meilleure, mais arrivé sur place il a perdu toute illusion parce que la coupe de la canne-a-sucre ne rapporte pas assez pour payer

les dettes qu'il avait contractées avant le départ. Il dut rester en Dominique comme des milliers de ses confrères pris dans le même engrenage de l'exploitation, abandonnant derrière eux, femme et enfants, condamnés à un avenir incertain.

Ceux qui sont restés au pays, ne sont pas mieux, ils ne sont rien, ne représentent rien parce que la plupart du temps ils ne travaillent pas ou ont de misérables emplois ne permettant pas un salaire adéquat pour faire vivre une famille, ils s'en vont, laissant la mère avec sa couvée se débrouiller seule. Et elle aura comme Coloni 1987, avait mentionné plutôt dans l'analyse des "Enfants des rues" un autre mari, qui lui fera un petit, puis au autre.

Rejetés du mode de production capitaliste, les hommes ne peuvent assumer les responsabilités de leurs familles nombreuses, ils se retrouvent dans les marchés comme porteurs de valises, de sacs, de boîtes ou entreprenant des petits métiers qui en fait ne leur donne que les moyens de subsistance nécessaires à leur survie. Certains moins chanceux, moins débrouillards se livrent à des actes malhonnêtes, ce qui les amènent nécessairement en prison, car la police n'est pas trop tolérante avec les individus des bidonvilles, qu'elle considère dangereux, vagabonds, criminels en puissance parce que pauvres.

Si l'image du père haïtien dans cette situation de marginalité semble instable, celle de la mère paraît celle

de la résignation. Chez ces femmes, on rencontre un courage exemplaire, elles acceptent de tout faire pour nourrir leurs enfants, c'est ainsi qu'on les rencontre: mendiantes, bonnes à tout faire, petites marchandes de pistaches et même prostituées. Ces femmes sont obligées d'être père et mère en même temps sans réellement être aucun des deux. Heureusement dans ces bidonvilles latino-américaines, les gens se regroupent souvent pour former des chaînes d'alliance et ainsi s'entraider et survivre.

Malgré ces chaînes d'alliance, les enfants dépourvus de tout, ce qui constitue la vie d'un être humain, se décident tout comme leurs parents à chercher la vie dans la ville. A la différence qu'ils seront partout où ils peuvent se débrouiller pour gagner le pain du jour, et là ils feront n'importe quoi, pourvu que cela rapporte.

Dans ces conditions, le cas des enfants des rues haïtiens peut se greffer aisément au cas des enfants des rues en général. Cependant des nuances s'imposent comme nous allons le constater en abordant cette deuxième partie du second paragraphe. Des nuances, certes comme nous l'avons dit plus haut, compte tenu de l'exclusion catégorique et radicale des pauvres de cette société dont les rapports de classes sont rigides et d'une étanchéité incontournable. Ces rapports de classes quand ils ne se basent pas sur la couleur de la peau, sur la richesse, se basent carrément sur le nom de famille ou sur la

connaissance intellectuelle, le savoir-parler-bien-français. Cette société conçue dans une dynamique de désarticulation précise représente une copie conforme de ce qu'est le mode de production capitaliste avec son acuité et dans toute sa laideur. Toute sa cruauté est mise à nue dans ce dénuement de ces enfants des rues qui traînent partout l'image de la déchéance, de l'échec de cette société dont l'image de marque était celle de la "Perle des Antilles".

Comme le cas des enfants des rues de Port-au-Prince s'apparente à celui des enfants latino-américains vu le manque de documentation disponible sur ce cas spécifique, nous nous servons de documents faits d'observations que nous avons effectués pendant plus d'une année sur le phénomène des enfants des rues de Port-au-Prince. Pour l'instant, nous nous contenterons d'exposer en gros la situation telle qu'elle se présente à nos yeux. Dans le troisième chapitre, nous verrons de façon plus détaillée, les différentes positions des acteurs sociaux y compris bien sûr les enfants des rues, impliqués dans cette cause.

Ces observations ont été effectuées sur le terrain en compagnie de ces enfants, aux coins des rues, devant les restaurants, hôtels, magasins et dans les places publiques de la capitale haïtienne. Pendant tous ces déplacements, nous avons pu prendre quelques notes sur leurs comportements et ceux de la société ce qui permet de

légitimer la véracité de nos observations qui d'ailleurs ne sont pas bien différentes de celles de l'UNICEF, d'Agnielli ou de Coloni.

Depuis quand existe ce phénomène d'enfants des rues de Port-au-Prince? Depuis environ dix années peut-être plus, selon le service du Bien-être social haïtien (IBERS), le flux s'est réellement développé au cours des quatre dernières années pour atteindre selon toute vraisemblance une proportion de plus en plus alarmante. Cette institution ne nous a pas avancée de chiffres concrets quand à l'expansion du phénomène dans ce pays. Au cours, de nos recherches, aucune donnée concrète n'était disponible, et on comprend pourquoi.

Ces enfants qui sont-ils et comment vivent-ils dans les rues de Port-au-Prince?

B) Les Enfants des rues de Port-au-Prince :**Leur vie**

Ce sont des enfants des gens de Cité soleil, carton, Brooklyn. Pour la plupart, ces enfants des rues de Port-au-Prince, capitale d'Haiti se regroupent souvent dans les trois catégories citées dans le rapport de l'UNICEF. Plusieurs ont des contacts avec leurs familles et souvent ils en prennent soin, d'autres les fréquentent de temps à autre. Certains ne gardent aucun contact avec leurs parents ou n'en ont pas. Parmi ces enfants, on retrouve ceux qui sont venus directement de la campagne sans aucune connaissance ou personne de référence dans la ville. C'est surtout parmi ces jeunes que le taux de mortalité est le plus élevé, n'ayant aucun attache, aucune protection. Dans la rue pourtant, ils sont tous les mêmes sans différence, avec la marque du désespoir au fond de leurs visages dans les carrefours, un tissu à la main pour nettoyer les vitres des voitures, tissu sale comme les lambeaux de linges qu'ils ont sur le dos, leurs visages sont couverts de cicatrices, leur peau enduite de crasse, crasse accumulée depuis la dernière pluie qui les avait lavés. Leurs cheveux ressemblent à des petites boules de boue où des poux font leurs niches, le soleil qui ne pardonne pas, laisse couler sur leur corps une sueur

dégoulinante dont la couleur est sale et la senteur est celle du soufre. Ils sont là, se préoccupant uniquement de leur survie qui ne consiste qu'en mangeant; le luxe, la propreté comme ils disent "ce n'est pas pour eux" car dès le commencement du jour c'est la course contre la survivance qui commence. Chaque minute perdue est une occasion qu'on perd. Ils doivent agir coup sur coup. Ils sont obligés de vivre comme des girouettes à la merci des circonstances et des influences. Ils sont obsédés par l'idée de se battre, à l'inverse de leurs parents résignés et amers, ils s'obstinent à vouloir survivre à tout prix. C'est ainsi qu'on les rencontre; ferblantier, cireurs de chaussures, laveurs d'auto, voleurs, prostitués, petits vendeurs ambulants, surveilleurs d'autos. De jeunes âgés entre cinq (5) à dix-sept (17) années, garçons et filles qui se rassemblent dans les quartiers fréquentés de la capitale. On les voit à Port-au-Prince dans les points suivants: Le matin à l'heure où certaines personnes vont prendre leurs déjeuners aux restaurants, on les trouve aux abords de ces derniers guettant les restes de nourriture laissés sur les tables, ou la sortie des clients pour demander la charité, ou leur proposer de menus services. Dès l'ouverture des magasins, ils sont au centre-ville devant les magasins, là ils deviennent porteurs de valises, de sacs ou simplement mendiant ou comédien d'occasion. A la fermeture des magasins, ils sont soit devant les

restaurants ou encore devant les marchandes de nourriture ambulantes pour lesquelles ils deviennent laveurs de vaisselle pour un peu de nourriture. Le soir, ils vont faire le guet devant les cinémas, les night clubs, les restaurants chics, les hôtels et les casinos de luxe fréquentés par la bourgeoisie nationale; là ils se font surveilleurs et laveurs d'auto, marchands de gommes ou proposent leur corps à la prostitution qu'ils considèrent comme un moyen quelconque de gagner de l'argent. Dans ces conditions, plusieurs d'entre eux sont atteints du syndrome d'immuno-déficience acquise (Sida) maladie très développée dans ce pays. Pour ces enfants dont la malnutrition est le lot quotidien, la mort arrive très rapidement à cause de leurs carences vitaminiques de toutes sortes. Quand ils ne sont pas décimés par les maladies transmises sexuellement, ils sont souvent la proie de viol perpétré par des adultes ou même des jeunes plus âgés qu'eux. Ces enfants sont exploités sexuellement aussi par des gens sur qui moralement ne devraient peser aucun soupçon, mais qui abusent de cette situation d'extrême vulnérabilité de ces enfants des rues. De ce fait, ils sont la proie de violeurs et de maniaques en puissance déguisés sous un couvert ou un titre quelconque de bienfaiteur. N'ayant aucun recours, ils subissent leurs mésaventures jusqu'à ce qu'un jour le scandale éclate et la presse s'en empare pour faire des émissions à sensation.

La peur chez les enfants

Tout comme leurs confrères latino-américains, la plus grande peur de ces enfants est celle de mourir de mort violente. Surtout ces derniers temps, avec les assassinats nocturnes qui sont légion dans la capitale, ils nous disent avoir perdu plusieurs de leurs amis qui ont été soit poignardés, fusillés, jetés à la mer ou embarqués par des individus non-identifiés. Ces jeunes sont souvent témoins de certains actes qui ne font que les condamner à un silence définitif et la sentence est imposée brutalement par les auteurs de ces actes nocturnes. Comme ces enfants n'ont personne pour les réclamer, l'affaire est passée sans bruit, comme un fait banal, c'est ainsi que la plupart des jeunes de la rue perdent leur vie. Ceux qui restent, vivent dans la peur, une peur constante. Ils ont aussi peur d'être malades et si cela arrive, ils osent acheter, s'ils ont de l'argent, n'importe quel médicament en se fiant aux réponses de leurs copains ou des vendeurs de médicaments qui leur suggèrent tel médicament pour tel type de douleur. Souvent le médicament augmente la douleur ou développe des symptômes qui peuvent causer la mortalité chez le jeune et d'ailleurs un jeune de moins, qui s'en intéresse ! Lorsqu'ils vont à l'hôpital ou dans un centre de santé, on ne les regarde même pas, ils n'existent même pas. De toute façon même quand ils ne sont pas malades, personne ne s'en

soucie, imaginer quand ils le sont, on attend qu'ils crévent et on se dit "bon débarras". L'anonymat de ces jeunes dans la société haïtienne est déconcertante.

La drogue

Cette exclusion pousse les jeunes à intégrer dans leur comportement une certaine apathie contre la société qui se transforme souvent en agressivité dans leur regard, dans leur comportement. Le rejet qu'ils subissent, les envoie directement vers la drogue qui leur permet de tromper tant soit peu la faim, la misère, le dénuement, la peur. Certains, profitant de certaines connexions dans le monde de la drogue très développé en Haïti depuis ces derniers temps, utilisent la cocaïne, la marijuana, l'héroïne et d'autres drogues dérivées de ces produits, sans oublier le crack.

L'école

Chez ces enfants, l'école est inexistante dans leur vocabulaire, il ne font que la guerre à la survivance malgré que certains ont eu l'occasion pendant qu'ils fréquentaient un orphelinat d'aller à l'école.

La notion du temps

La notion du temps semble inexistante dans leurs mémoires. Beaucoup d'entre eux ne se souviennent même pas, depuis quand ils sont dans la rue.

La Religion

Plusieurs d'entre eux croient en Dieu, mais ne s'en

soucie guère, certains disent qu'ils ne croient pas qu'il y a un Dieu, sinon pourquoi, eux sont-ils si méprisés?

La Bande

Au sujet des bandes, nous avons remarqué que l'esprit d'appartenance à un groupe n'était pas encore présent. Il y eu à l'occasion des groupes sporadiques qui se sont formés pour plusieurs circonstances par exemple en jouant aux cartes, aux billes ou pour faire un bon repas. Dans ce dernier cas, ils se retrouvent quatre ou cinq apportant chacun un ingrédient pour la préparation du repas souvent des ingrédients volés, mais quand le repas est prêt ce sont souvent les plus forts qui mangent tout. C'est une des faiblesses de la bande sporadique qui se désagrège tout de suite après un tel cas. Ils sont très individualistes, malgré que souvent certains jeunes en diverses occasions, affichent une domination sans contestation sur d'autres jeunes présents à certains endroits. Cette domination n'est pas permanente elle est temporaire et circonstancielle. Toutefois nous croyons qu'elle pourra au fur et à mesure s'imposer et rester permanente quand ces jeunes commenceront à prendre conscience de leurs forces et quand ce mépris, cette haine, cet anonymat dont ils sont victimes chaque jour commenceront à intégrer leur conscience, leur mentalité et qu'ils s'endurcissent, ils pourront devenir des criminels notoires, sans foi ni loi dont la société haïtienne subira les conséquences les plus

désastreuses. C'est pourquoi cette société doit assumer ses responsabilités envers ces enfants des rues maintenant, avant qu'il ne soit trop tard. Leur situation est critique, comme ils nous le diront dans le prochain chapitre que nous aborderons bientôt.

Dans le travail que nous avons effectué sur le terrain, nous avons réussi à obtenir du mieux que nous pouvions la réaction des gens impliqués dans la question. Ceci ne veut pas dire que quelques uns sont concernés d'autres pas, ce serait d'ailleurs une aberration car le problème des enfants des rues est une problématique sociale. Nous avons seulement eu recours à des gens dont leur travail implique, veut, veut pas, une certaine appréhension sur la nature du phénomène.

Pour aborder ces gens, nous avons mis sur pied une série de méthodes de cueillette de données qui ont facilité notre travail tout au long de cette démarche. Cette partie comprend trois étapes.

- 1- entrevue
- 2- observation participante
- 3- stage

Les entrevues, les observations et le stage sont datés de l'hiver 1987.

Dans la première partie, la parole sera accordée aux enfants des rues de Port-au-Prince. Parmi tous ces témoignages que nous avons obtenus, trois cas seront

retenus. Ils représentent en quelque sorte la radiographie des causes évidentes qui amènent ces enfants à la rue. Au cours des trente entrevues que nous avons effectuées les similitudes paraissaient souvent évidentes et si des fois les causes n'étaient pas les mêmes, elles s'apparentaient à un degré quelconque. Ainsi donc ces témoignages sont authentiques et représentent le plus fidèlement les cas de milliers d'enfants dans les rues de Port-au-Prince.

Dans la seconde partie, nous procéderons tout comme dans la première partie à l'entrevue de personnes qui représentent des organismes concernés directement dans le dossier des enfants des rues.

Ces témoignages seront entrecoupés d'observations.

La troisième partie qui est constituée par un stage, fera l'objet d'un rapport. Ce stage a été effectué dans un centre public pour enfants en difficultés, en grande partie ceux de la rue. Ce stage fut en tout point convaincant comme nous le verrons.

CHAPITRE III

Enfants des rues dans la société haïtienne.

Au cours de notre recherche sur le terrain, nous avons rencontré beaucoup de jeunes, garçons et filles avec qui nous avons essayé de saisir l'essentiel des raisons qui peuvent pousser un jeune à la rue. Certains ne voulaient rien savoir de nous, d'autres par contre ont accepté de collaborer avec la promesse de raconter leurs histoires au monde entier, afin qu'ils se sentent moins isolés, moins perdus, moins oubliés dans leur misère. C'est dans une de ses conversations que nous avons fait la connaissance de Pierre.

Il portait un pantalon court, sans chemise, ni souliers. Il était sale comme quelqu'un qui n'avait pas touché à l'eau depuis six mois. Il avait l'air assez intelligent et un regard dans lequel se lisait les reproches qu'il nous adressait. Des reproches d'un garçon qui n'avait pas demandé à venir au monde. Dans ce monde qui lui échappe en tout et en partie dans lequel il traîne sa misère depuis combien de temps lui demandai-je?

" Je ne sais pas mon âge, mon père avant sa mort m'avait dit que j'avais quatre ans. Et depuis quand est-il mort? Longtemps, j'étais petit comme

ça (avec un geste de la main) et maintenant je suis grand. En tout cas je ne sais pas."

Pierre paraissait être préoccupé par d'autres besoins immédiats l'âge lui importait peu, pour lui aujourd'hui ou demain c'est pareil. Il ne se soucie guère de la notion du temps, mais le dimanche est un jour qu'il n'oublie jamais, ce jour-là un pasteur vient les chercher en autobus, les conduit à une cantine où Pierre et les autres peuvent avoir une ration hebdomadaire de blé, d'haricots rouges et un morceau de viande. Aussi le dimanche à cause de la fermeture des magasins, ils peuvent rester à dormir un peu plus sur les galeries des magasins sur lesquels ils couchent chaque soir sur des morceaux de carton ou à même le sol. La chasse à la survie se fait les dimanches uniquement devant les cinémas, les hôtels et les restaurants, les centres d'affaires étant fermés. Pendant qu'on parlait, Pierre nous fait savoir qu'il ne pouvait plus rester, la journée avance et il a des dettes à payer et que si nous voulons bavarder plus avec lui, nous devrions lui donner de l'argent afin qu'il rembourse ses dettes. Nous lui avons fait signe d'accepter tout en lui demandant des dettes de quoi? Il nous répondit que c'était des dettes de nourriture car des fois quand il a faim, il va trouver une marchande de nourriture toute préparée qui lui vend à crédit à condition qu'il se débrouille pour

payer le lendemain sinon pas de crédit, il faut mentionner à ce point qu'il y a souvent derrière ces enfants, un monde d'adultes qui les exploite sous une forme ou l'autre. Se sentant rassurer d'avoir eu ce qu'il nous demandait, notre ami était disposé à nous raconter sa petite histoire. Pierre paraissait avoir neuf ans, dans son cas comme dans bien d'autres, l'âge est difficile à préciser. La malnutrition, les conditions de vie, l'hygiène complètement inexistante, la maladie sont autant de facteurs qui peuvent créer le sous-développement physique d'une personne. D'une part même son prénom à la naissance peut être autre que son nom actuel. Souvent ils peuvent faire l'objet d'une adoption temporaire et cette personne peut décider de changer son prénom original pour un autre. Quand au nom de famille, il se perd souvent dans la nuit des temps. D'autre part ce n'est pas tellement important pour eux, René, Pierre, Jean, Daniel cela changerait quoi. Il fallait à tout prix survivre et lui Pierre survivait. Mais comment?

Après la mort de mon père, je suis resté avec ma mère, mes frères et soeurs. Nous étions huit environ. Ma mère ne faisait rien et pour nous faire vivre, elle s'est trouvée un homme avec lequel je ne m'entendais pas du tout. Il me battait pour rien, me disant que j'étais un bon à rien, un râté et un jour, j'en ai eu marre et je suis parti. Je suis le cinquième enfant de la famille. Mes plus vieux sont partis, je ne sais pas

où ils sont. Mes premiers moments dans la rue furent terribles et amers, souvent je passais deux jours avec un morceau de pain et de l'eau. Mais je ne voulais plus retourner chez ma mère, je n'avais plus le goût. Dans la rue, je peux me déplacer facilement d'un coin à l'autre, je me sens plus libre, ici je mange n'importe quoi mais à la maison souvent on passait trois jours sans rien prendre. Dans la rue, pendant quelques temps, je faisais toute sorte de mauvais coups. Je volais, je jouais au cartes pour de l'argent, mais jamais je ne me suis prostitué. Pendant cette époque j'ai appris à monter à bicyclette, à la motocyclette. Et un jour, le service du Bien-Etre Social est arrivé, ils ont arrêté plusieurs d'entre nous et nous ont amené au centre d'accueil de Carrefour (3) et là c'était pour moi le commencement de la fin de ma liberté. Je ne pouvais plus me déplacer, je n'avais plus d'argent dans mes poches, je me sentais nul. Mais en revanche j'étais plus propre, je mangeais trois fois par jour, j'allais aussi à l'école. J'étais aussi occupé d'une autre façon. Et le 7 février 1986(4) est arrivé, Jean Claude Duvalier partit, C'était la liberté pour tout le monde, les prisonniers étaient relâchés, malgré qu'on n'en était pas, nous voulions nous aussi partir, sinon on allait détruire le centre, mais les barrières furent ouvertes et me revoilà comme plusieurs autres dans la rue. Plus tard dans ma vie j'aimerais être mécanicien ou chauffeur pour avoir beaucoup de femmes".

Pendant que notre ami parlait, il ne cessait de tourner en rond. Il était attiré par tous les marchands de casse-croûte qui déambulaient, finalement nous nous arrêtons pour casser un peu la croûte avec Pierre. Il mangeait avec un

tel appétit que pendant que j'étais à mon deuxième pâté, il attaquait son quatrième. Ce fut le tour du glaçon, on avait un peu soif. Et brusquement, notre ami s'est allongé et dormi là à côté de nous et ce fut la fin de notre conversation avec Pierre. Revenant à la même place, le lendemain Pierre est resté introuvable, il est parti sans laisser d'adresse vers une rue anonyme et sans frontière.

La conversation avec Pierre nous a permis de mettre l'accent sur une des causes qui provoque la fuite vers la rue: La désorganisation familiale et la non-insertion de certains enfants dans un nouveau circuit familial. Ce cas peut être multiplié par milliers en Haïti, en Amérique-Latine où même dans le monde entier, des milliers et milliers de jeunes poussés dans la rue par de mauvais traitements subits dans leur propre milieu familial viennent chercher dans la rue une nouvelle façon de vivre que celle-ci leur offre sans trop de difficultés.

Bien entendu, Pierre a connu des déboires, des déceptions, mais il était déterminé à tout accepter sauf renier sa liberté. Au centre d'accueil, il pouvait avoir une chance de s'en sortir mais les mécanismes d'intégration ne répondaient pas à ses besoins. Ce goût de liberté et cette autonomie financière lui donnaient l'illusion d'être riche. Pourtant il semblait disposé à apprendre et possédait de grandes qualités. Il avait senti au centre d'accueil la différence entre son emploi du temps et son apparence.

Mais la désarticulation imposée l'a atteint dans son psychisme, il ne peut rester longtemps dans un lieu. Il faut qu'il cherche la vie, la survivance ou simplement tourner en rond comme les autres pour dire qu'ils sont là; hélas! ils demeurent ceux qu'on doit enfermer, qu'on ne veut pas voir, qu'on ne veut pas.

Continuant notre enquête, "un soir, nous nous sommes rendus à la rue Louvain vers sept heures trente et c'est là que nous avons fait la connaissance de Fany, environ douze ans, mais paraissant avoir seize ans. Le regard dur, le visage plissé, la peau blême, dans les yeux de Fany on pouvait lire le désespoir de ces milliers d'enfants qui sont livrés comme des rats à travers les rues de la capitale, ces anonymes objets qu'on utilise et qu'on jette après. Elle était là devant moi, et à travers elle se lisait la misère de cette société avilie, déchirée, prostituée, exploitée, incomprise. Cette Fany en haillons presque, était là dans un accoutrement acheté d'une des cargaisons de linge de deuxième ou troisième main, venues des Etats-Unis, débarquées de ces bateaux qui déchargent la racaille de la poubelle nord-américaine venant ruiner les petits artisans nationaux en empêchant tout développement d'un marché interne même au plus bas niveau. Elle était là fardée, prête à se donner pour quelques sous dans un couloir insolite où pour tout décor il y avait de ces rigoles puantes où tout était jeté, avec

comme toile de fond, une latrine dégageant une de ces odeurs fétides qui pouvaient supplanter n'importe quel parfum. C'était là qu'elle gagnait sa survie, cette petite n'était plus qu'une loque humaine à deux yeux, elle avait le souffle haut et parlait d'une voix étouffée. Elle nous raconta ses débuts d'une voix émaciée".

"Un soir, pendant qu'elle mendiait au bord d'une route, elle fut accostée par deux hommes qui l'on amenée sur un terrain qu'elle ne connaissait pas, elle n'avait que neuf ans, elle fut violée tout à tour par les deux hommes qui lui on infligé toutes sortes de sévices. Une fois leurs besoins satisfaits, ils ont jeté sur elle chacun un dollar. De peine et de misère, elle s'est traînée jusqu'à se mettre debout pour aller chez sa mère qui l'attendait pour manger".

Fany est fille unique de sa mère qui fut enceinte plus d'une douzaine de fois et a perdu tous ses enfants soit avant l'accouchement ou après, dans des situations comparables à celles qui vivent presque toutes les femmes dans les bidonvilles. Cette situation est caractérisée par l'absence de soins de santé, d'hygiène et de malnutrition. Si ces femmes arrivent à porter leurs enfants jusqu'à neuf mois souvent sans consulter un médecin, elles peuvent perdre leurs bébés en accouchant. D'ailleurs des médecins dans les bidonvilles, il y en a presque pas. Les rares fois de leurs présences, leurs

visites ne durent que quelques minutes. C'est ainsi que seule Fany fut sauvée et se retrouve à l'âge de sept ans avec une mère dont la typhoïde et le paludisme(5) ont rendu infirme, la privant d'un petit commerce de pistaches grillées dans lequel elle se débattait. Ces petites économies et le montant principal du commerce furent épuisés et Fany voyant sa mère et elle mourir de faim s'est retrouvée dans la rue à la recherche du pain quotidien qui peut prendre deux jours avant d'être trouvé. Ainsi débuta l'histoire de Fany dans la rue. Deux ans se sont écoulés depuis que Fany travaille dans la rue de cette ville où comme les autres enfants elle est anonyme. Comme les garçons, elle essuie, frotte les vitres des voitures, les souliers pour gagner son pain. Pieds nus, petite robe en frange, elle est partout et nulle part dans cette immense foule qui tourne sans arrêt autour d'elle sans y porter attention. Ce monde étrange qui l'ignore, dont elle se moque aussi, le goudron et l'asphalte sous ce soleil de midi lui brûlent les pieds, elle reste impassible, tendant la main à chaque voiture, desquelles elle peut recevoir vingt centimes, cinquante centimes, ou une indifférence totale. Après avoir accompli sa journée qu'elle avait commencée à sept heures du matin, à huit heures du soir, elle se sentait épuisée et rentrait dans son taudis à Cité carton. Mais avant elle doit passer faire la vaisselle dans un petit débrouillé (restaurant) et emporter du même

coup les restes de nourriture c'était ce qu'on payait à Fany pour la vaisselle nettoyée. Telles furent les mésaventures de Fany pendant les deux années qui ont précédé ce fameux soir où elle a changé son accoutrement de rue pour devenir à neuf ans prostituée sous la protection d'un adulte qui lui sert de patron. D'ailleurs pendant qu'on bavardait un homme ne cessait de nous épier. Nous avons demandé à Fany si c'était lui, elle nous a répondu, oui, elle a ajouté souvent il me bat, je suis obligée d'accepter, car il me fait vivre. Soudain un cri se fait entendre; c'est l'homme qui interpelle Fany. De retour, elle nous fit savoir que son patron trouvait qu'elle nous avait accordé trop de temps et ce fut la fin de notre entretien.

L'histoire de Fany n'est qu'une caricature des conditions de vie de milliers de garçons et de filles livrés pieds et mains liés dans les rues à la merci des humeurs et des dispositions des passants. Ils ne sont que des jouets de ces rues obscures, imprévues où chaque détour amène une surprise. Ils ne constituent que les proies faciles des individus de bas instincts. Ils n'ont aucune protection légale, ne sont même pas inscrits dans les registres publics. La preuve évidente que personne ne se soucie réellement. Ils le savent et cette indifférence se traduit chez certains par une perte de confiance en soi, ce qui crée un sentiment de culpabilité et de rejet qui

engendre souvent le suicide ou la haine. Dans les deux cas, la situation est critique. Selon eux:

a) Se suicider, c'est dire à la société haïtienne que nous avons aussi une âme et que nous ne voulons plus être les sous-produits de cette exploitation du mode de production capitaliste.

b) Haïr, c'est développer une agressivité dans laquelle, nous nous imposons, afin que la société nous voit, parle de nous, C'est aussi leur dire que nous avons aussi le droit de vivre, de manger, de respirer. C'est pour tout cela qu'il faut que nous nous battions un jour afin de nous affirmer en tant que membres de la société.

Avec cette détermination beaucoup d'entre eux sont devenus des ouvriers travaillant à leur compte en exerçant des métiers de troisième ordre (6).

Malheureusement pour d'autres, le chemin du désespoir se présente souvent comme la seule voie. La drogue, l'alcool restent leurs seules obsessions. D'autres, des milliers et même des millions dans toute l'Amérique Latine choisissent comme issue, l'évasion, le rêve, comme Fred ce jeune garçon que nous avons rencontré sur l'heure du midi, dans un stationnement.

"Fred avait treize ans selon ses dires, il est seul dans la vie, orphelin de mère, son père est parti couper la canne à sucre en République Dominicaine, comme plusieurs milliers de ces travailleurs haïtiens immigrés, il

est parti sans donner de nouvelles et même s'il voulait, ne sachant ni lire ni écrire comme 90% de la population haïtienne, il lui aurait été très difficile de le faire. Et là-bas on n'est pas allé pour écrire, mais pour couper la canne. Alors, Fred, originaire du nord d'Haïti plus précisément du Limbé(7), mendiant dans son village de porte à porte pour survivre, s'est un jour laissé séduire par les belles histoires racontées par les gens revenus de Port-au-Prince. Il a, avec l'aide d'un travailleur de camion, décidé de tenter sa chance dans ce paradis que l'on disait fascinant, rempli de belles choses, où les gens semblent-ils, étaient plus généreux. Ainsi Fred s'est retrouvé à Port-au-Prince, avec comme seul bagage sa chemise sur le dos, un petit pantalon et sans chaussures dans la grande aventure port-au-princiennne. Écoutons-le parler :

Mes premiers jours ressemblaient à un enfer, j'ai pleuré chaque jour, je ne connaissais personne, j'étais étrange, perdu, je n'avais rien mangé et je n'osais même pas demander aux gens. Ils avaient l'air bizarre et indifférent. La faim me tenaillait si fort, je n'en pouvais plus, c'est à ce moment là que j'ai commencé à voler, c'était facile et moins avilissant. Des fois, c'est drôle mais je me sentais en plein droit de prendre certaines choses qu'on nous avait volé. Tenez, mon père avait six cochons qu'il considérait comme sa fortune, un jour sous prétexte de fièvre porcine, les autorités sont venues, elles ont dit à mon père qu'il devait tuer les cochons pour empêcher la contamination. Il a bien sur

refusé, les suppliant, leur disant que les cochons étaient sa vie, son économie, son moyen de subsistance, évidemment elles s'en foutaient et elles ont tué les cochons et ce fut le commencement de la mort lente de notre famille qui était de cinq personnes à l'origine, qui avec la maladie, la famine fut rendue à trois personnes. Ma mère est morte, juste après le départ de mon père pour la République Dominicaine et me voilà seul dans cette ville et dans cette vie aussi. En volant pour vivre, j'ai été arrêté par la police, j'ai passé beaucoup de temps en prison avec des adultes et des enfants comme moi et même plus petits. C'est là que j'ai commencé à me droguer, pour oublier, faire passer le temps, pour m'évader de cette ville qui ne me regarde pas, pour laquelle je ne suis et ne serai rien. Je me drogue avec n'importe quoi, souvent pour tromper la faim, la soif. Je me demande souvent ce que je fais sur la terre. Pourquoi suis-je né? Vivrai-je mieux un jour? Je ne sais pas, je n'en sais plus! Il faut que j'arrête de parler, de penser, sinon je vais commencer à dérailler et pour que je ne déraille pas, il me faudra n'importe quoi pour me saouler".

Par respect pour Fred et pour tous ceux qui souffrent comme lui, nous avons décidé de terminer notre enquête avec les enfants des rues sur le terrain, le coeur lourd et un goût amer à la bouche.

Curieux, ravagés par tant de témoignages laconiques, frustrants, invraisemblables, nous nous sommes dirigés vers les institutions qui auraient pu avoir un rapport quelconque avec ces enfants des rues de Port-au-Prince, et nous avons recueilli ce qui suit :

Les intervenants

L'Institut du Bien-Etre Social est l'organisme public principal chargé de la protection des laissés pour compte de la société haïtienne. Cet organisme est rattaché au Ministère des Affaires Sociales. Un des responsables de cette institution nous a déclaré de qui suit :

Le problème de ces enfants nous dépasse au plus haut point. C'est un phénomène nouveau et nous ne sommes pas équipés pour y répondre efficacement, nous faisons de notre mieux pour les loger au centre d'accueil de Carrefour, dans les centres privés ou en les donnant en adoption dans des familles, c'est tout ce que nous pouvons faire.

Pendant que nous écoutons, nous avons remarqué qu'il y avait une certaine gêne de la part de ce service à nous parler franchement de leurs intérêts face à ces jeunes qu'ils appellent "délinquants". Leurs interventions sur le sujet sont teintées souvent de belles paroles. Mais les actes sont souvent contradictoires. Les fonctionnaires pas trop nombreux de ce service sont toujours occupés. Ils font, montre de bonne volonté mais paraissent souvent dépassés par les problèmes sociaux gigantesques qui leur tombent sur les épaules, leur formation laisse à désirer et les subventions gouvernementales ne pleuvent pas non plus sur ce service. Donc, carence de formation, carence de personnel, carence de subventions, ce ne sont pas des

indices qui encouragent le contrôle du flux des enfants des rues de cette ville. Alors nous ne pouvons, comme nous l'avons dit accepter de façon absolue les chiffres sur les enfants des rues avancés par cet organisme.

Cette institution est l'image précise de toutes celles du pays. Elle est désarticulée à tous les niveaux et ne peut pas répondre aux besoins pour lesquels elle existe. Sa désarticulation n'est que le reflet des institutions sociales dans les sociétés dépendantes. Il faut mentionner que cet organisme fait partie et est subventionnée par le Ministère des Affaires Sociales qui ne peut définir lui-même ses objectifs précis.

La législation haïtienne

Comme le phénomène est nouveau, la législation haïtienne n'a aucune clause faisant de près ou de loin référence à ce problème. Les enfants tombent sous le coup de mêmes punitions imposées aux adultes pour les mêmes délits. Le tribunal pour enfant est inexistant dans ce pays pour qui un crime est un crime quel qu'en soit l'auteur, il subira les conséquences relatives au degré de son geste. Toutefois si la société en général est beaucoup plus tolérante envers eux, on ne peut pas dire autant de la police qui des fois, agit avec une rare violence contre ces enfants. Dans des plusieurs cas, des arrestations ont été opérées dans des endroits où les jeunes semblent déranger le passage de certaines personnalités, salissent,

obstruent les devantures de certains grands établissements appartenant à la bourgeoisie locale. Ces enfants sont aussi déclarés hors la loi, parce que le vagabondage est défendu par les autorités compétentes. Alors, ils n'ont aucune protection juridique et à ce titre n'ont pas le droit de parole, n'existent pas. D'où leur vulnérabilité dans cette société.

Organismes privés.

En général, ces organismes penchés sur la problématique des enfants des rues sont soit subventionnés et administrés par des étrangers ou subventionnés par des étrangers, mais administrés par des Haïtiens. Ils sont ordinairement de deux types.

a) Premièrement certains d'entre eux ont des personnes qui s'occupent vraiment de la formation des jeunes, on remarque la volonté d'aider, de chercher des solutions pratiques à l'avenir des jeunes. Elles s'évertuent à développer les talents de ceux-ci, à les encourager, les féliciter, les encadrer. Elles se donnent le temps de les écouter, de les mettre en confiance dans un cadre réaliste. Ces gens se dépensent vraiment pour la cause des déshérités. La reconnaissance se lit à ces endroits dans les yeux des enfants.

b) Deuxièmement, d'autres, ne voient dans ces enfants, qu'une occasion pour faire de l'argent en développant en Haïti une petite maison d'accueil afin de

justifier les dépenses astronomiques personnelles de certains montants reçus sur le dos de ces déhérités de la faim et se frayer à partir de là un alibi pour tirer le maximum de l'impôt. Dans ces institutions souvent gérées par des étrangers le taux d'abus sexuel est très élevé, les enfants sont souvent livrés à eux-mêmes, leur éducation laisse à désirer car l'accent étant mis sur autre chose que le désir vraiment d'aider. La résignation est souvent l'attitude de ces enfants et la nonchalance celle des employés nationaux qui souvent sont pris dans le même piège que les enfants, celui de la faim. Nous avons eu l'occasion de vivre l'expérience de ces organismes exploités de la situation de pauvreté des enfants des rues à Port-au-Prince.

Rapport de stage

Ce stage fut vraiment enrichissant. Effectué au centre d'accueil de Carrefour à l'hiver 1987, il a été l'occasion pour nous de constater comment la bonne volonté et le vouloir aider peuvent faire des miracles. D'abord la petite histoire, le centre d'accueil de Carrefour est un organisme public subventionné par le gouvernement haïtien. Originellement conçu pour les enfants extra-maritiaux de certains dignitaires, il fut au fil des ans,

occupé tour à tour par des orphelins, des vagabonds, par des jeunes voulant apprendre un métier ou par des jeunes trop agités pour leurs familles. Il fut considéré à un moment donné comme une prison ou on enfermait les enfants trop turbulents. Cependant depuis ces dernières années il a pris un caractère nettement humanitaire, le personnel que nous avons rencontré était affable, répondant à nos questions à la mesure de leur connaissance. Nous avons compris au cours de ce stage, que la société haïtienne possède des gens conscients qui peuvent aider à soulager la souffrance de ces jeunes qui dans cette institution viennent de partout d'Haïti. Avec les moyens dont les administrateurs disposent, un travail efficace est effectué, ce qui rend l'atmosphère du centre exceptionnelle. Les enfants sont bien nourris et bien soignés. Certains ne voient dans le centre qu'un milieu béni, d'autres ont trouvé que c'est une prison, un endroit trop discipliné, ce qui est compréhensif, compte tenu des conditions de vie qu'ils avaient eu dans les rues.

De toute évidence, le centre, unique institution gouvernementale, est complètement débordée par l'arrivée souvent massive des jeunes, amenés par la police ou le service du Bien-Etre Social dont dépend le centre d'accueil.

Nous ne pouvons qu'encourager dans ce pays, le développement de ce genre de centre dirigé par des

personnes hautement qualifiées et intéressées. Il faut mentionner que le centre d'accueil même gouvernemental reçoit l'appui des amis de l'extérieur d'Haïti.

Conclusion

Tout au long de cette thèse nous avons montré que le phénomène des enfants des rues de Port-au-Prince n'est pas un cas singulier comme pourraient le faire croire certains. D'ailleurs au niveau latino-américain il n'est pas plus isolé. En général, il est le résultat de ces mécanismes d'exploitation mis en place par les pays industrialisés pour accentuer la désarticulation qui renforce la dualité des sociétés dépendantes pour pouvoir mieux les exploiter. Et de ce fait, tirer d'eux le maximum de profit quand au niveau de la main d'oeuvre dans l'industrie. En accentuant la disparité ville-campagne, en dépossédant les paysans de leurs terres pour les attirer vers les villes. La désarticulation produit ainsi une armée de réserve ce qui influe sur le niveau salarial toujours plus bas dans le secteur tertiaire. Du côté économique, en favorisant un secteur de plus en plus privilégié qui est celui de la classe dominante, qui a pour mission la sauvegarde des intérêts étrangers en facilitant la pénétration et le maintien de leurs activités en sol national. A ce titre, la classe bourgeoise se comporte beaucoup plus qu'une élite étrangère que nationale, elle participe activement à l'exploitation des ressources locales au même titre que les

multinationales étrangères, au profit de l'extérieur en empêchant le développement interne du marché national. Elle agit comme une classe riche dominante dans laquelle l'Etat participe comme partenaire privilégié.

Ce qui provoque au niveau des rapports sociaux une distance de plus en plus élargie entre la bourgeoisie et les autres secteurs de la vie nationale. Cette distance est maintenue et renforcée par le mode de production capitaliste qui stimule et encourage cette désarticulation nécessaire à son expansion.

Les conséquences sont graves, désastreuses pour ces sociétés dépendantes qui nagent en pleine crise démographique, économique et sociale. Leurs villes ne sont plus contrôlables, la croissance de l'urbanisation les dépasse. Les structures des grandes villes éclatent. Les dirigeants ne savent plus où se donner la tête. Chacun est réduit à vivre pour soi. La faim, la misère, la maladie, la mort provoquent la désorganisation des bidonvilles, des habitants, venus dans les villes pour un mieux-être mais ne furent pas reçus. Ils ont été rejetés, refoulés parce que trop pauvres, trop sales, n'ayant rien que leurs bras comme force de travail. Ils furent exclus, et de cette exclusion, ils deviennent irresponsables, nonchalants et la plupart des hommes ont dû abandonner leurs familles n'ayant rien à leur donner. C'est ainsi que leurs enfants héritiers de leurs pères se promènent avec la marque qui

ont fait d'eux des perpétuels errants en quête de survivance dans les grandes capitales latino-américaines. Ils sont là, déclinent toute responsabilité, ils marchent leurs misères à la main, le désespoir dans les yeux et la honte, notre honte sur les visages. Ces enfants des rues de Port-au-Prince humiliés, rejetés portent le drame subi par la société haïtienne, par toutes les sociétés dépendantes. Ces enfants d'Haïti, du Brésil, de l'Argentine, du Mexique sont les mêmes déchirés, exclus, désarticulés désorientés. Leurs misères contrastent avec les richesses opulentes de leurs pays. Ces anonymes de Port-au-Prince seront-ils ces citoyens de demain? Ces citoyens qui doivent édifier la société haïtienne! Si ce sont ceux-là, l'avenir se présente plutôt sombre pour Haïti. Que deviendront ces jeunes dans quinze ou vingt ans? Allons-nous les laisser s'endurcir dans les rues, développer leur haine face à notre mépris? Déjà ils commencent à intégrer la haine, le mépris à les transformer en agressivité, d'ailleurs ils commencent à prendre conscience de leur situation d'exploités. Où allons-nous enfin nous ouvrir les yeux et développer ainsi des mécanismes pour les aider réellement.

Nous croyons que cette volonté de les aider doit être impérative pour Haïti, si elle ne veut pas sombrer plus qu'elle l'est maintenant dans l'anarchie et dans le chaos dont elle se bat depuis plusieurs années.

Ainsi cette thèse aura été pour nous une occasion de lancer un message sur les conditions de vies de ces anonymes latino-américains, particulièrement ceux d'Haïti qui à l'instar de leurs frères et soeurs latino-américains, croupissent dans la misère la plus abjecte, faisant partie d'un des pays les plus méprisés, les plus avilis dans le concert latino-américain par les nations industrialisées, qui ne lui ont jamais pardonné le fait de s'être érigé en 1804 date de son indépendance "Première nation noire libre du nouveau-monde". Ces désespérés de la faim, ces exclus sur qui les regards ne se posent qu'avec le goût de les exterminer, ne sont que les victimes de cette exclusion datée de plusieurs siècles.

Nous croyons que ce serait dans l'intérêt de ces pays industrialisés et de ces sociétés dépendantes comme Haïti de se concerter en vue d'arriver à la solution spécifique du problème "des enfants des rues" dans un délai raisonnable compte tenu des spécificités de chaque pays.

Le problème est grave et l'heure est à la concertation, donc il faut trouver des initiatives puisque nous sommes tous responsables. C'est dans ce sens que nous proposons pour notre part quelques alternatives qui aideront à enrayer sinon à contenir le phénomène des enfants des rues de Port-au-Prince. Ces initiatives peuvent être aussi valables pour les autres pays.

Initiatives

a) Développer le concept de Centre d'accueil pour les enfants en difficulté en encourageant la formation intellectuelle et professionnelle de ces jeunes. Ils doivent être guidés et entourés par des gens sérieux dont le souci est d'aider réellement les jeunes à une meilleure intégration à la société.

Pour ce, l'Etat doit débloquer des fonds pour permettre une bonne formation de ces éducateurs sur les réalités des enfants des rues. Ils doivent aussi apprendre à développer chez les jeunes, une estime de soi et une confiance en leurs capacités, à se comporter comme personne humaine et non les sous-produits d'une société quelconque. Pour ce, les éducateurs doivent être des gens ayant des personnalités fortes, valorisantes, capables de servir comme modèle aux enfants.

Après leurs séjours au centre, certaines personnes ressources s'occupent de les placer dans des familles d'accueil, dans leurs familles respectives ou en appartement, leur trouver du travail et opéreront avec eux un suivi jusqu'à ce qu'ils puissent arriver à s'affirmer complètement.

Ce qui nécessite une prise en charge conséquente de l'Etat et la bonne volonté de la société qui bénéficiera des fruits positifs de cet engagement.

b) Pour les plus jeunes, développer un concept de familles élargies, avec père, mère, frères et soeurs dans le but de palier à cette carence d'affection nécessaire pour une saine évolution des enfants. L'accent devrait être mis sur l'appartenance à la société comme authentique. Ils doivent se sentir encouragés, encadrés, protégés par des gens dévoués, sérieux, honnêtes qui leur doivent respect et compréhension, bien sûr ces conditions doivent être réciproques. Ils doivent être bien traités, nourris et éduqués selon le respect humain. Ils ne doivent jamais être impliqués dans des conflits d'intérêts des responsables, surveillants ou éducateurs. Ils doivent se plier aux disciplines de l'institution, car aucune société ne peut fonctionner dans le désordre. Des médecins, infirmiers, travailleurs sociaux, psychiatres, éducateurs seront mis à leurs dispositions, chacun dans sa spécialité. Leur agressivité sera détournée dans la pratique du sport. Après un séjour dont la durée dépendra de chaque cas, l'individu sera placé dans une famille d'accueil ou un centre qui répondra mieux à ses besoins futurs. Il y aura un suivi jusqu'à sa récupération complète à la société "normale".

c) Pour les plus agés, ayant une expérience du

commerce ou du travail, nous proposons un centre dont ils pourront se sentir chez eux, et bénéficier des services d'encadrement dont ils auront besoin dans leurs métiers respectifs. Ces services seront offerts par des personnels qualifiés, dévoués à la cause de ces enfants. Les services seront gratuits et s'accompagneront d'un service de placement disponible dans des endroits stratégiques ou une agglomération importante de ces jeunes est détectée. Les industries, manufactures ou autres secteurs de l'activité économique doivent passer par ce service de placement pour l'embauche des jeunes sortant des rues. Ce qui les valorisera et favorisera leur insertion au marché du travail. Ces organismes seront subventionnés par le secteur économique et gouvernemental.

Les initiatives institutionnelles à la lumière de notre recherche et cela va de soi, ne peuvent pas s'appliquer si le gouvernement ne se décide pas à procéder à brève échéance à une réforme agraire intégrale. Cette réforme impliquera la distribution des terres aux paysans regroupés dans les bidonvilles, ce qui créerait un retour massif vers la terre qui devrait s'accompagner de subventions et d'un programme d'encadrement dans le but de favoriser le développement du secteur agricole, point fort de l'économie de ce pays. Décentraliser les services publics en ouvrant des succursales dans les villes de province. Repenser les secteurs hospitaliers, éduca-

tionnels en élaborant des stratégies mieux adaptées aux besoins locaux immédiats et à long terme. Favoriser les produits nationaux en développant un marché interne où les produits nationaux seront mis en valeur. Et enfin redéfinir la politique d'Haïti vis-à-vis de ses partenaires latino-américains en vue d'un échange plus efficace et plus diversifié. Ce qui ne pourra qu'améliorer les relations régionales de plus en plus nécessaires face à l'impérialisme sous toutes ses formes.

Page de Renvois

- 0) Tableaux de références.

- 1) Doctrine qui repousse toute intervention européenne dans les affaires de l'Amérique, comme l'Amérique dans les affaires européennes.

- 2) Enfant dont la famille ne peut plus subvenir aux besoins immédiats.

- 3) Centre public gouvernemental.

- 4) Renversement à la présidence à vie d'Haiti de Jean Claude Duvalier 1971-1986.

- 5) Maladies très courantes dans les bidonvilles haitiennes.

- 6) Aide-ébéniste, ébroueurs, vendeurs de débris fabriqués à partir d'objets ramassés dans les dépotoirs, réparateurs de pneus ect...

- 7) Petite ville avant le Cap-Haitien.

Bibliographie

- Agnielli Suzanna Les Enfants des rues.
Berger Levrault
Paris, 1986.
- Braun, Patrick Les Gosses du désespoir.
Mercure de France,
Paris, 1981.
- Cardoso, F.H. Sociologie du
développement en Amérique latine.
Anthropos, Paris, 1969.
- Les idées à leur place.
Métaillé, Paris, 1984.
- Cardoso et Falleto Dépendance et Développement en
Amérique-Latine.
Puf, Paris, 1978.
- Castells, Manuel "L'urbanisation et
Développement en Amérique Latine"
Revue Espace et Sociétés #3.
Anthropos, Paris, 1971.
- Coloni, Marie Jeanne Sans toit, ni frontière.
Fayard, Paris, 1987.
- Corten, André Port-au-Sucre.
CIDIHCA, Qué, 1986.
- Desrosiers, Toussaint Les relations d'Haïti avec
l'Amérique Latine.
Fardin, Haïti, 1980.
- Engelman, Henri Enfants perdus du Brésil.
Fayard. Le sarment.
Paris, 1986.
- Fall. J. Merrick "Rapport introductif" Tribune de
l'Enfance"
UNICEF, Paris, 1985.
- Fanon, Frantz Les damnés de la terre.
Maspéro, Paris, 1961.

- Fortuné, Georges Une nation au service d'une minorité.
Vie ouvrière, Bruxelles, 1977.
- Gunder Frank, André Critique et Contre-critique.
Anthropos, Paris, 1985.
- Accumulation dépendante.
Anthropos, Paris, 1978.
- Amérique Latine: Développement et Sous-développement.
Maspéro, Paris, 1970.
- Lanthier, Bruno "Fixation restreinte dans le salariat du secteur informel"
Revue Tiers-monde No7 vol. 5,
Paris, 1987.
- Lemoine, Maurice Sucre Amer.
Encre, Paris, 1981.
- Linhart, Robert Le sucre et la faim.
Minuit, Paris, 1980.
- Millet, Kethly Les paysans haïtiens et l'occupation américaine 1915-1930.
Collectif Paroles
La Salle, Qué. Canada, 1978.
- Quijano, Anibal "La formation d'un univers marginal dans les villes d'Amérique Latine"
Revue espaces et Sociétés No3.
Anthropos, Paris, 1971.
- Rouquié, Alain Amérique Latine.
Seuil, Paris, 1987.
- Rudel, Christian L'Amérique Latine entre hier et demain.
du Centurion, Paris, 1965.
- Stavenhagen Sept thèses erronées sur l'Amérique Latine.
Anthropos, Paris, 1973.
- Touraine, Alain Les sociétés dépendantes.
Duculot, Paris Gembloux, 1976.
La parole et le sang.
O.Jacob, Paris, 1988.

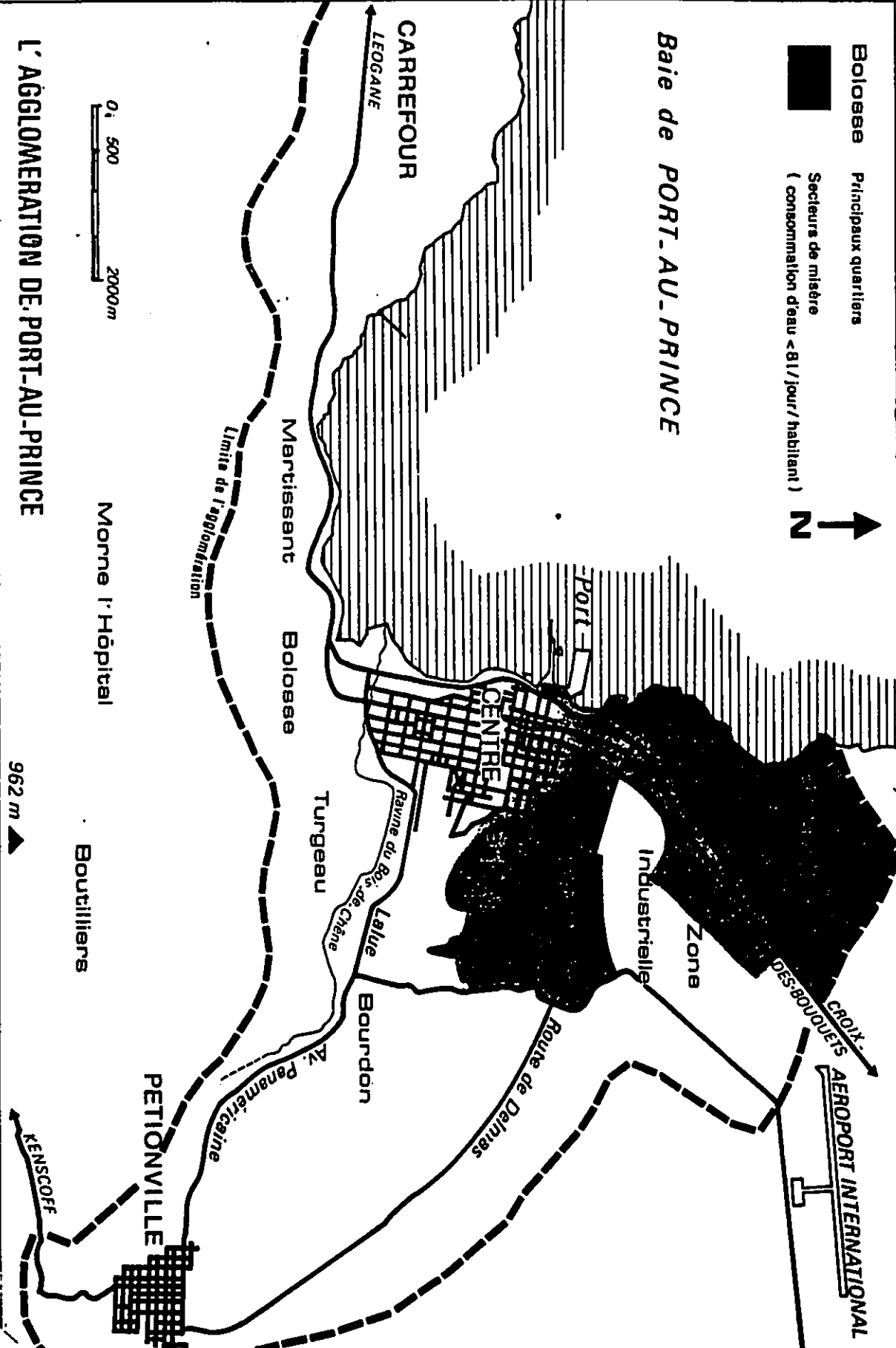
UNICEF

L'enfant dans le tiers-monde.
Puf, Paris, 1965.

Tableau 1

(1.)

Cette carte donne une vue des endroits où sont situés les bidonvilles de Port-au-Prince



L'AGGLOMERATION DE PORT-AU-PRINCE

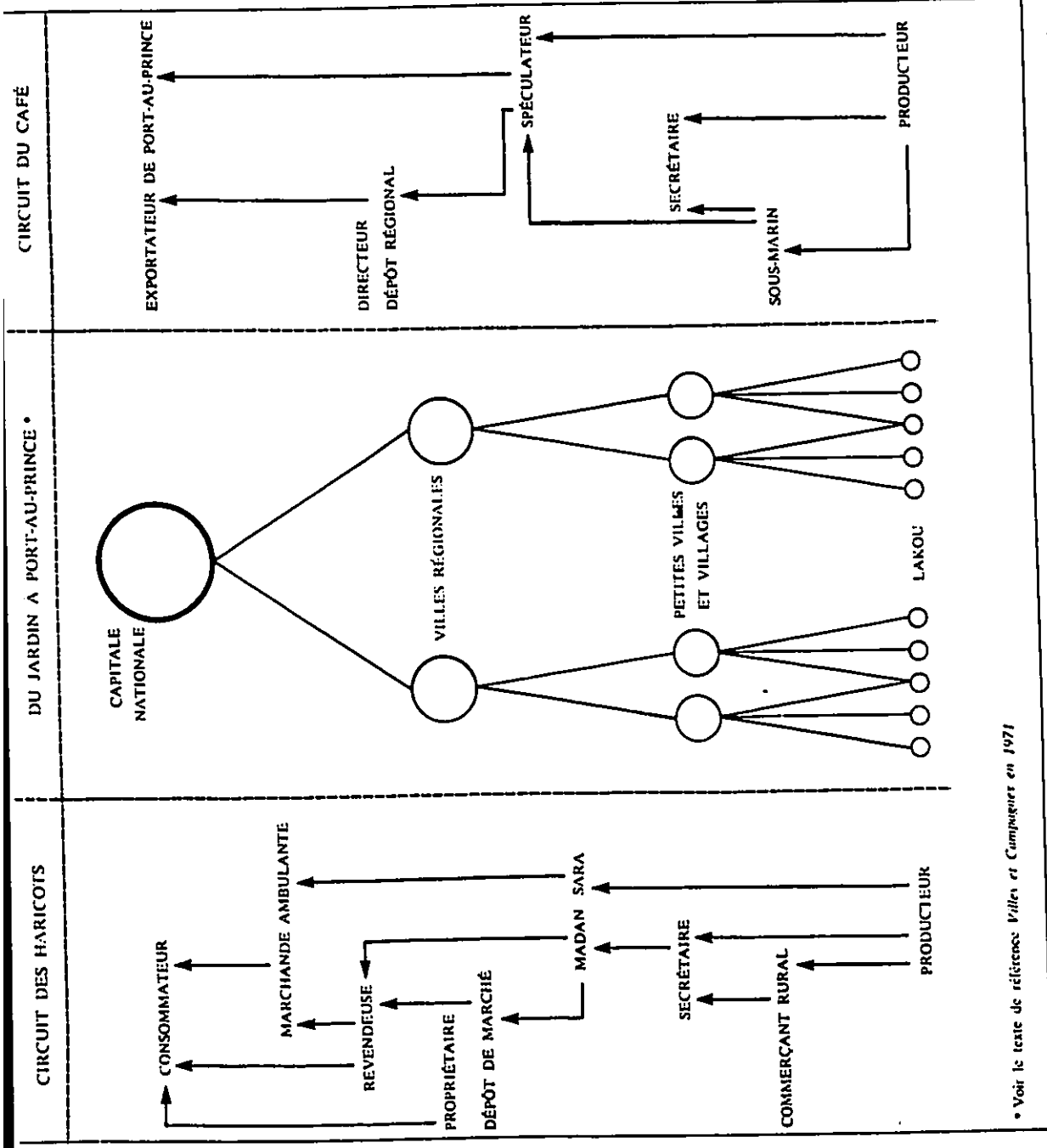
Tableau 2

Tableau montrant la prédominance de la population urbaine d'Haïti (1971)

	Nombre d'habitants	Pourcentage d'accroissement (1950-1971)		Nombre d'habitants	Pourcentage d'accroissement (1950-1971)
Capitale nationale :					
Port-au-Prince	493 932	244%			
Villes régionales :					
Cap-Haïtien	46 217	89%	Port-de-Paix	13 913	117%
Gonaïves	29 261	115%	Jacmel	11 391	32%
Les Cayes	22 065	90%	Petit-Goâve	8 779	64%
Jérémie	17 624	60%	Hinche	8 462	61%
Saint-Marc	17 263	84%	Petite-Riv.-de-l'Artibonite	8 462	93%
Petites villes :					
Limbé	6 502	103%	Fort-Liberté	2 982	98%
Saint-Louis-du-Nord	5 642	83%	Saint-Raphaël	2 691	84%
Trou-du-Nord	5 367	89%	Port-Margot	2 673	71%
Ouanaminthe	5 320	127%	Dondon	2 518	49%
Grande-Rivière-du-Nord	5 285	130%	L'Arcahaie	2 498	38%
Saint-Michel-de-l'Attalaye	4 636	109%	Verrettes	2 448	63%
Léogane	4 603	28%	Moron	2 367	108%
Dame-Marie	4 038	111%	Milot	2 312	96%
Croix-des-Bouquets	3 958	179%	Kenscoff	2 287	113%
Mirebalais	3 952	117%	Maïssade	2 280	88%
Dessalines	3 842	3%	Grand-Goâve	2 277	22%
Anse-d'Hainault	3 680	64%	Borgne	2 273	71%
Miragoâne	3 570	43%	Acul-du-Nord	2 247	82%
Terrier-Rouge	3 551	75%	Belladère	2 207	79%
Gros-Morne	3 257	44%	Aquin	2 173	38%
Port-à-Piment	3 220	38%	Chardonnière	2 155	68%
Lascahobas	3 132	44%	Jean-Rabel	2 019	71%
Pignon	3 069	98%			

212

Tableau démontrant la prédominance de Port-au-Prince au niveau de la population.



• Voir le texte de référence Villes et Campagnes en 1971

Figure 4-4 Les circuits de commercialisation des denrées agricoles. La première colonne de ce graphique, le circuit des haricots, est une adaptation de la figure 1, page 20, de la publication de Gérald F. Murnay et Maria D. Alvarez, *la Commercialisation des haricots en Haïti — une étude exploratoire*, Institut interaméricain des sciences agricoles de l'OEА, Publication 07 LH/73, juin 1973.

Tableau démontrant la prédominance de Port-au-Prince au niveau des denrées Tableau 3